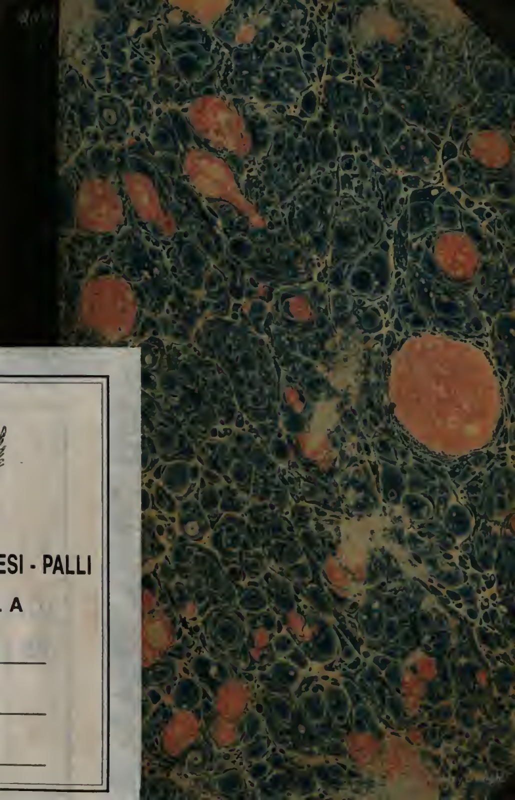
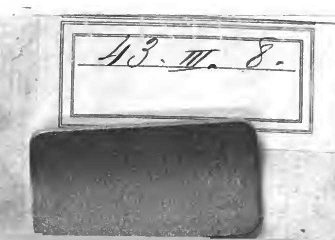


ESI - PALLI
A


43. III. 8.

ŒUVRES
DE FLORIAN.

Don Quichotte. *Tom. 4.*

Macret Sculp.

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE,

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

DE MICHEL DE CERVANTES,

PAR FLORIAN;

OUVRAGE POSTHUME.

AVEC FIGURES.

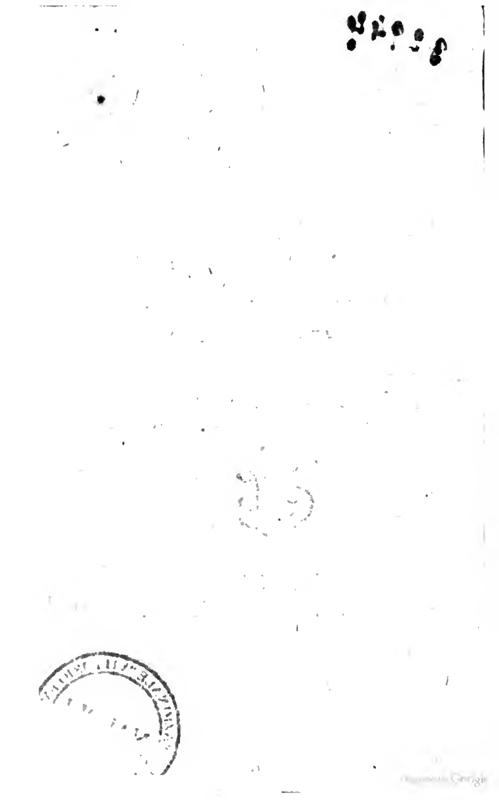
TOME QUATRIÈME.



PARIS,
BRIAND, Libraire, rue des Poitevins, n.° 2,
au coin de la rue Hautefeuille.

1810.





PRÉFACE.

Il est nécessaire de rappeler au lecteur que, lorsque la première partie de don Quichotte eut paru, un Aragonais, qui prit le nom d'*Avellaneda*, fit une suite de don Quichotte. Cet ouvrage, sans aucune espèce de mérite, obtint pourtant quelque succès à cause des injures grossières que son auteur disait à Cervantes : celui-ci n'y répondit qu'en faisant lui-même la seconde partie de son don Quichotte. Mais, justement irrité contre le plagiaire, qui, en lui volant son sujet, osait l'insulter encore, Cervantes ne perdit pas une seule occasion, dans cette seconde partie, de repousser les injures qu'il avait reçues. J'ai abrégé dans ma traduction ces fréquentes sorties contre Avellaneda, qui nous est inconnu, et ne méritait

guère l'honneur que lui fait Cervantes de parler de lui si souvent.

Il paraît que, malgré le succès tardif qu'obtint la première partie de don Quichotte, on blâma Cervantes d'y avoir mêlé trop d'épisodes, et d'avoir trop multiplié les coups de bâton que reçoit son héros. Quant au premier reproche, l'intérêt vif et touchant qu'inspirent Cardenio, Dorothée, le Captif, m'ôte le courage d'être de l'avis des censeurs; mais j'avoue que don Quichotte est trop souvent et trop battu. Cervantes l'a senti lui-même. Dans sa seconde partie, il ménage bien plus son héros, et ne se permet point d'épisodes; car on ne peut donner ce nom aux noces de Gamache, qui sont liées au fond du sujet, et dans lesquelles les amours de Basile et de Quitterie sont racontées si succinctement. Cervantes se glorifie, au commencement du trente-septième chapitre, de fournir sa longue carrière sans autres personnages

que ses deux héros. Il est vrai que, par une suite de cette inattention que je lui ai déjà reprochée, et dont je trouve partout la preuve, après avoir dit qu'il s'est fait une loi de finir son ouvrage sans épisode, il commence à Barcelonne l'histoire d'une Anne Félix et d'un Grégorio, captifs à Alger. J'ai supprimé totalement cette histoire, parce qu'elle ne m'a point semblé digne des autres, et qu'après celle de Zoraïde, j'ai cru maladroit de retourner à Alger pour y faire un voyage bien moins heureux que le premier.

J'ai supprimé de même dans le gounernement de Sancho l'aventure de la jeune fille de D. Diégo de Llana, et le combat de don Quichotte avec le laquais Tozilos, qui m'ont paru au moins des longueurs.

En général, j'ai plus abrégé la seconde partie que la première. Cervantes y raconte moins, et fait parler davantage ses héros. Ces entretiens, traduits en entier,

présenteraient sûrement des redites, toujours sauvées dans l'original par un comique de tournures et de mots, une grâce, une physionomie particulière, qui n'appartiennent qu'à la langue espagnole, peut-être au caractère, à l'esprit, au goût national. Malgré mes efforts, je n'ose me flatter d'en avoir donné une légère idée : mais plus je me défie de mon travail, plus je dois avertir mes lecteurs que cette seconde partie de don Quichotte est, à mes yeux, le chef-d'œuvre de Cervantes, et la preuve la plus étonnante de la fécondité de son génie.

Quelle que soit la faiblesse de ma traduction, on sera sûrement frappé du prodigieux mérite d'un homme qui, après avoir amusé, intéressé, touché, fait penser et rire à la fois, pendant une première partie, que l'on pourrait regarder à elle seule comme un beau roman, trouve le moyen, avec les mêmes personnages, le même sujet presque

épuisé, de réveiller l'attention, l'intérêt, le rire, de créer de nouvelles scènes, de refaire, pour ainsi dire, d'une manière neuve et peut-être supérieure, un ouvrage déjà excellent.

PROLOGUE

DE

MICHEL DE CERVANTES.

N'est-il pas vrai, lecteur, que tu comptes trouver dans ce prologue des personnalités, des injures contre l'auteur du second don Quichotte? Quoiqu'il m'ait assez maltraité pour faire excuser ma colère, je ne te donnerai pas ce plaisir. L'homme qui a cru m'outrager en me reprochant que j'étais *vieux* et *manchot*, ne mérite guère que je lui réponde. Sans doute je suis vieux; c'est une maladie assez commune à ceux qui vivent long-temps; et je ne vois pas que la vieillesse et l'expérience soient des raisons pour écrire plus mal. Je sais aussi que j'ai perdu une main à la bataille de Lépante, et je ne crois point avoir trop payé de ce prix l'honneur de m'être trouvé à cette célèbre journée. Ma blessure m'est chère et m'honore. J'aime bien plus le souvenir qu'elle me laisse, que je

ne regrette la main qu'elle me coûte. D'ailleurs, quel rapport avec mon ouvrage peuvent avoir ma blessure et mes cheveux blancs ?

Cet auteur m'accuse d'être envieux, et se croit obligé de me définir l'envie. Je pense bien qu'il sait ce que c'est ; et je reconnais volontiers mon infériorité à cet égard. Il me reproche encore d'être l'ennemi d'un homme justement célèbre (1), ecclésiastique vénérable, et familier du saint-office. Indépendamment de ces deux qualités, qui suffiraient pour lui attirer mon respect, je me plais à déclarer que j'honore ses vertus, que j'admire ses ouvrages, et que j'adore son génie.

Tu vois, lecteur, que je suis doux et modeste ; mais il serait mal à moi d'aller affliger un malheureux, qui, en m'attaquant, n'a pas osé se faire connaître, a déguisé son nom, sa patrie, et se cache comme un criminel de lèse-majesté. Si tu le découvres par hasard, dis-lui, je te prie, que je ne suis point du tout fâché, que je sais trop combien il est difficile de résister aux tentations du malin, et qu'une des plus fortes qu'il emploie, c'est de persuader à un pauvre homme qu'il peut faire un livre

(1) Lope de Véga.

comme un autre, qu'il y gagnera de la réputation et de l'argent, deux choses qu'on aime beaucoup.

Parlons de la seconde partie du vrai don Quichotte que je présente aujourd'hui. Elle est de la même main que la première. Je t'y ferai suivre mon héros jusqu'à ce qu'il soit mort et enseveli. J'espère que, par ce moyen, personne ne s'avisera plus d'en faire une nouvelle suite; et en vérité tout le monde y gagnera.

DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Comment se conduisent avec don Quichotte le curé et le barbier.

Cid Hamet Benengeli raconte, au commencement de cette seconde partie, que le curé et le barbier furent près d'un mois sans voir don Quichotte, de peur de lui renouveler le souvenir des choses passées. Ils n'en visitaient pas moins sa nièce et sa gouvernante, leur recommandant toujours de veiller sur le malade, de ne lui donner que des alimens sains, nourrissans, propres à fortifier son estomac et sa tête. Les pauvres filles suivaient cet avis avec une scrupuleuse attention; elles commençaient même à se

flatter, d'après la tranquillité de leur maître, qu'il avait repris sa raison. Cette nouvelle engagea ses deux amis à lui faire une visite, après s'être donné parole de ne point parler de chevalerie, et d'éloigner tout ce qui pouvait rouvrir une cicatrice si fraîche et si tendre.

Ils allèrent donc chez le bon voisin qu'ils trouvèrent assis dans son lit, vêtu d'une camisole de laine verte, la tête couverte d'un bonnet rouge, et si maigre, si décharné, qu'il ressemblait à une momie. Ils furent parfaitement reçus; demandèrent à don Quichotte des nouvelles de sa santé : celui-ci leur en rendit compte avec tout le sens possible; et la conversation s'étant engagée sur les affaires d'état, chacun à son tour gouverna l'Espagne, réforma les abus, établit des lois, détruisit et recréa tout d'une manière parfaite. Don Quichotte parla si bien, que ses deux amis ne doutèrent plus qu'il n'eût recouvré tout-à-fait sa raison. La gouvernante et la nièce, présentes à cet entretien, pouvaient à peine contenir leur joie, et le curé fut si satisfait, qu'il crut pouvoir essayer de toucher de loin à la chevalerie.

Il prétendit avoir reçu des nouvelles de Madrid, par lesquelles on lui apprenait que le Turc armait puissamment; on ajoutait, disait-

il, que sa majesté, inquiète de ses préparatifs qui menaçaient toute la chrétienté, faisait mettre en état de défense les côtes de Naples et de Sicile. Sa majesté a raison, répondit froidement don Quichotte : mais peut-être ne pense-t-elle pas au moyen le plus sûr qu'elle ait pour repousser les infidèles. Si elle me consultait, je le lui indiquerais. Ah ! t'y revoilà, pauvre don Quichotte ! dit en lui-même le curé. Le barbier demanda quel était ce moyen. Il est fort simple, reprit notre héros après s'être fait prier quelque temps; le roi n'a qu'à faire publier un ordre à tous les chevaliers errans d'Espagne de se rassembler près de lui : quand il n'en viendrait qu'une demi-douzaine, vous conviendrez qu'il y en aurait assez pour mettre le Turc à la raison; j'en connais même certain dont le bras seul suffirait. C'est fait de nous ! cria la gouvernante; mon maître veut redevenir chevalier errant. Redevenir ! répondit don Quichotte en la regardant fixement; je n'ai pas cessé de l'être, et je mourrai tel, grâce à Dieu.

Vous me rappelez, dit alors le barbier, un petit conte que je veux vous faire. Dans la maison des fous, à Séville, était un jeune gradué que ses parens avaient fait enfermer pour cause de démence : ce gradué, au bout de

quelques années de retraite, écrivit à l'archevêque que Dieu lui avait fait la grâce de lui rendre la raison; que ses parens, pour jouir de son bien, continuaient à le priver de sa liberté, et qu'il demandait justice. L'archevêque, frappé du bon sens qui régnait dans toute la lettre, envoya un de ses chapelains causer avec le jeune homme, s'assurer par lui-même de l'état de sa tête, avec l'ordre, s'il n'était pas fou, de le faire sortir sur-le-champ. Le chapelain, après une heure ou deux de conversation avec le gradué, le trouva si raisonnable, que, malgré ce que put lui dire le directeur de la maison, il ordonna que le jeune homme fût libre, et voulut même l'emmener avec lui voir l'archevêque. Le gradué, revêtu des habits de son état, demanda au chapelain la permission d'aller prendre congé de ses anciens camarades; le chapelain y consentit et l'accompagna. Comme ils passaient ensemble devant les loges des fous, à qui notre jeune homme disait adieu, un de ces fous, couché tout nu sur une natte, se lève et demande avec de grands cris quel était celui qui s'en allait. C'est moi, mon frère, répondit le gradué; Dieu a pris pitié de mon mal, il l'a fait cesser : j'espère qu'il sera aussi bon pour vous. Garde-toi, répondit le fou, de

sortir de cette maison, si tu veux épargner à Séville l'affreux châtiment que je lui prépare. Tu sais que je suis Jupiter, que je tiens dans ma main puissante la pluie, la foudre, la grêle : si tu pars, il ne pleuvra plus. Le gradué, se retournant alors vers le chapelain : Ne vous effrayez pas, dit-il; il est vrai qu'il est Jupiter, et qu'il peut retenir la pluie, mais, comme je suis Neptune, j'inonderai le pays. Je n'en doute point, répondit le chapelain : mais je crois à propos, seigneur Neptune, de ne point fâcher le seigneur Jupiter; en conséquence, rentrez, s'il vous plaît, dans votre petite loge.

Monsieur le raseur, reprit don Quichotte, j'entends fort bien votre conte; mais je ne pense pas être Neptune, pour regretter du fond de mon âme ces temps heureux où la chevalerie protégeait la faiblesse et l'innocence, punissait l'orgueil et le vice : je ne pense pas être Neptune, pour voir avec douleur et mépris que nos chevaliers d'à-présent sont plus souvent revêtus de soie que couverts de la cuirasse, qu'ils mènent une vie oisive, efféminée, souvent coupable, au lieu de parcourir la terre comme les héros d'autrefois, toujours à cheval, dormant sur la dure, au sein des déserts, des montagnes, s'embarquant sur la mer orageuse dans une

barque sans voile, sans rames, et bravant tous les périls pour chercher l'occasion de faire du bien. Si l'amour des vertus est folie, je conviens de bon cœur que je suis fou ; car j'admire, j'adore Amadis, Palmerin, Tyran le Blanc, Lisvard de Grèce, Bélianis, le roi Sobrin, Renaud, Roger, parce qu'ils étaient les modèles du courage, de la sagesse, de la douceur, de la bonne foi, de toutes les qualités qui rendent les hommes aimables. Tous ces guerriers furent des chevaliers errans; et s'il est insensé de faire des vœux pour qu'il y en ait encore de pareils, qui puissent honorer et défendre l'Espagne, vous pouvez me laisser dans ma loge, selon l'avis du seigneur Jupiter.

Mon cher voisin, dit alors le curé, je serais de votre sentiment, sans un petit scrupule qui me tourmente : je suis forcé de vous avouer que j'ai quelquefois des doutes sur l'existence de ces héros que vous venez de nommer. Dans mes jours d'incrédulité je vais jusqu'à soupçonner que leurs histoires sont des mensonges inventés par des esprits creux qui n'avaient rien de mieux à faire : ces soupçons-là me désolent, mais ils reviennent malgré moi. Ah ! mon Dieu ! reprit don Quichotte, est-il possible que vous partagiez une erreur que j'ai déjà vue à beau-

coup de gens ! elle serait bientôt dissipée avec un peu d'étude et de réflexion. Depuis que j'ai approfondi cette matière, je suis si persuadé de l'existence des chevaliers, qu'il me semble les avoir vus. Je suis sûr, par exemple, qu'Amadis était d'une haute taille, beau, bien fait, d'une physionomie ouverte, la barbe un peu noire, mais le teint fort blanc, les yeux doux et animés. Renaud ne lui ressemblait point; il avait le visage large, des couleurs très-vives, le regard audacieux et malin. Pour Roland, c'était tout autre chose; ses épaules fortes, son teint basané, son air menaçant, n'annonçaient pas la politesse et la bonté de ce héros si malheureux en amour. Je vous peindrais de même les autres; et si on me les montrait, je les reconnaîtrais tous. Le géant Morgante était-il bien grand? demanda maître Nicolas. Quant aux géans, répondit don Quichotte; j'espère que vous ne doutez point qu'il y en ait, puisque l'écriture sainte nous assure que Goliath avait sept coudées et demie de haut; ce qui fait une assez belle taille. De plus, vous savez qu'en Sicile on a trouvé des ossemens humains d'après lesquels il est démontré géométriquement que ceux à qui appartenaient ces os étaient plus grands que des tours. Malgré tout cela, s'il faut vous

parler vrai, je n'ai jamais cru que Morgante fût aussi énorme qu'on le dit; et voici mes motifs que vous trouverez justes : ses historiens nous racontent qu'il couchait souvent dans les châteaux, dans les maisons où il se trouvait, puisqu'il pouvait tenir dans les appartemens, il n'était donc pas d'une grandeur démesurée.

Cette conversation, qui divertissait le curé, fut tout-à-coup interrompue par des cris qu'on entendit à la porte.

CHAPITRE II.

Visite de Sancho Pança.

CES cris venaient de la gouvernante et de la nièce, qui, après avoir quitté l'entretien, voulaient empêcher Sancho de voir son maître. Sancho insistait pour entrer. Que demande ce fainéant? disaient les deux filles ensemble. Retournez chez vous, mon ami, sans venir débaucher notre maître, et le mener ensuite courir les champs. Gouvernante du diable, répondit Sancho, c'est bien lui qui m'a débauché, en me promettant une belle et bonne île, dont je n'ai pas reçu le premier sou. — Ah! ce sont des îles qu'il te faut: on t'en donnera, maudit gourmand, c'est pour toi que les îles sont faites! — Pour moi comme pour un autre; je la gouvernerais mieux que vous, quoique vous en ayez bien l'âge. — Que veut dire cet impertinent? Va gouverner ta maison, imbécile; va labourer ton champ, paresseux, et laisse en paix les îles et nous.

Don Quichotte, qui était accouru au bruit avec le barbier, ordonna qu'on fît entrer Sancho. Ses deux voisins alors prirent congé de lui, et s'en allèrent, persuadés qu'il n'y avait point d'espoir de guérison. Dès que le maître et l'écuyer se virent ensemble, ils s'enfermèrent; et don Quichotte dit à Sancho : Je suis affligé, mon ami, de t'avoir entendu dire tout à l'heure que c'était moi qui t'avais débauché; ce terme n'est pas convenable. Nous nous sommes mis en campagne ensemble, nous avons couru la même fortune : si l'on t'a berné une fois, je n'ai pas laissé, dans cent occasions, de recevoir aussi quelques désagrémens. Nous n'avons rien à nous envier, et nous devons surtout éviter de nous plaindre l'un de l'autre. Souviens-toi de cette leçon, et parlons à présent d'autre chose.

Que dit-on de moi dans le village? Que pensent les chevaliers, les gentilshommes, le peuple, de ma vaillance, de ma courtoisie, de mes exploits? Approuve-t-on les efforts que j'ai faits pour ressusciter la chevalerie? Instruis-moi de tout, Sancho, avec la franchise d'un bon serviteur, et ne me traite point comme ces princes à qui, pour le malheur des peuples, on déguise la vérité.

Monsieur, répondit l'écuyer, puisque vous voulez tout savoir, je vous dirai tout sans dorer la pilule; mais il faut que vous me promettiez de ne vous fâcher de rien. — Je te le promets; parle librement. — Vous saurez d'abord que presque tout le monde s'accorde à vous regarder comme un fou, et l'on ajoute que je ne le suis guère moins : les gentilshommes se moquent de ce que vous avez pris le *don*, et de ce que vous vous êtes fait chevalier avec vos deux arpens de terre. Quant à votre valeur et à vos exploits, les uns disent : C'est un fou assez agréable; d'autres : Il est courageux, mais toujours battu; enfin, monsieur, en totalité on nous accommode assez mal. — Tu ne m'étonnes point, Sancho, l'envie attaqua César, Alexandre, et même don Galaor : je ne puis me plaindre, si c'est là tout. — Oui; mais c'est que ce n'est pas tout. — Que dit-on encore ? Voyons. — Ah ! monsieur, jusqu'à présent je ne vous ai donné que les roses; mais si vous voulez savoir le reste, j'irai vous chercher, pour vous mettre au fait, un jeune étudiant de Salamanque, le fils de Barthélemi Carrasco, qui n'est arrivé que d'hier, et qui m'a dit une chose bien singulière; c'est qu'on a imprimé votre histoire avec votre nom de don Quichotte de la Manche. J'y suis

aussi, moi, avec mon propre nom de Sancho Pança : l'on a eu soin d'y fourrer encore madame Dulcinée du Toboso. L'on y raconte des aventures, des conversations, qui ne se sont passées qu'entre nous deux, et qui me font donner au diable pour deviner comment l'historien a pu les savoir.— Je vois d'ici, mon ami, que cet historien est quelque sage enchanteur: tu sais que ces gens-là n'ignorent rien. — Non, ce n'est pas un enchanteur; le bachelier Samson Carrasco prétend que c'est un Maure, dont je ne me rappelle pas bien le nom. Mais je vais vous chercher le bachelier. — Tu me feras plaisir, Sancho, je meurs d'impatience d'être instruit de ces détails.

Sancho sortit aussitôt pour ramener avec lui le bachelier.

CHAPITRE III.

Entretien de don Quichotte, de Sancho et du bachelier.

Don Quichotte, en attendant Samson Carrasco, se promenait seul dans sa chambre, en se disant : Comment se peut-il que mes actions soient déjà écrites et imprimées, tandis que mon épée fume encore du sang de ceux que j'ai vaincus ? Est-ce un ami, est-ce un ennemi, qui s'est hâté si fort de publier mes exploits ? Je tremble, non qu'il ait affaibli ma gloire, mais qu'il ait compromis celle de Dulcinée, en ne disant pas assez combien mon amour vif et pur, qui lui sacrifia tant de reines, tant de princesses, fut toujours contenu dans les bornes de la décence et du respect. Cette seule crainte m'occupe, le reste m'est indifférent.

L'arrivée de Carrasco interrompit ces réflexions. Ce bachelier était un petit homme de vingt-quatre ans à peu près, pâle, maigre,

avec des yeux vifs, le nez épaté, la bouche grande, gai, malin, rempli d'esprit, et persifleur de son métier. En entrant chez don Quichotte, il se mit à genoux devant lui : Permettez, seigneur, dit-il, que je baise vos vaillantes mains, que j'honore, en votre personne, le plus brave, le plus renommé des chevaliers errans passés et futurs. Grâces soient à jamais rendues au savant Cid Hamet Benengeli, qui s'est chargé du glorieux travail d'écrire l'histoire de votre vie, et, par bonheur pour l'Espagne, a trouvé un traducteur digne de l'ouvrage et du héros! Il est donc vrai, répondit don Quichotte en faisant relever Carrasco, que mes aventures sont imprimées? S'il est vrai, seigneur! Demandez-le au Portugal, à Valence, à Barcelonne, où plus de douze mille exemplaires sont déjà sortis de la presse : il s'en fait dans ce moment une édition à Anvers; et j'ose vous présager que cet ouvrage sera traduit dans toutes les langues de l'Europe. Oui, je soutiens qu'avant peu l'on connaîtra partout le grand don Quichotte; on citera comme des modèles son courage dans les dangers, sa constance dans les malheurs, sa patience extrême dans les disgrâces, et le désintéressement, la pureté de ses platoniques amours avec la belle Dulci-

née. — Dites-moi, s'il vous plaît, monsieur le bachelier, quelle est celle de mes actions qu'on paraît priser davantage ?— L'on n'est pas d'accord sur ce point; les uns préfèrent l'aventure des moulins à vent, que votre seigneurie prit pour des géans; les autres, celle des moulins à foulon. Il y en a qui aiment mieux ces deux terribles armées, devenues deux troupeaux de moutons; d'autres enfin font plus de cas des galériens délivrés de leurs chaînes.

Eh ! parle-t-on des Yangois, interrompit alors Sancho, lorsque notre bon Rossinante nous attira ?... — Oui, oui, sans doute; l'auteur n'a pas oublié un seul des coups de bâton que vous avez reçus dans tant de circonstances. Quelques personnes lui reprochent même d'y revenir trop souvent; mais le respect religieux qu'un historien doit à la vérité, l'a forcé de ne rien omettre, de tout raconter en détail, jusqu'à ces belles cabrioles que vous fîtes dans la couverture. — C'était, pardieu ! bien dans l'air que je les faisais : voilà déjà une faute de votre auteur. Au reste, il n'était pas nécessaire d'aller parler de cette aventure. Non, cela n'était point nécessaire, ajouta don Quichotte; il est de petits accessoires peu importans, et qui ne tiennent point au

fond de l'action. Ah ! ceux-là, reprit Sancho, ne laissaient pas de me tenir de près ; mais c'est égal. Je suis donc, monsieur Carrasco, un des principaux personnages de cette histoire-là ? — Vous êtes le second, monsieur Sancho ; et beaucoup de gens préfèrent de vous entendre parler aux récits les plus intéressans de l'ouvrage. — Je le crois ; ces gens ont bon goût ; et l'auteur n'a pas été sot de prendre garde à la manière dont il me fait parler ; car, s'il m'eût prêté quelque sottise, je vous réponds que cela ne se serait pas passé sans bruit. Je suis un vieux chrétien, moi, et je ne badine pas avec les auteurs maures : je leur conseille de marcher droit.

D'après ce que vous dites, ajouta don Quichotte, je n'ai pas une grande idée de mon historien : je gagerais que c'est quelque babillard, sans talent, sans aucun esprit, qui aura farci son livre de platitudes et de niaiseries. Vous parlez, répondit le bachelier, comme les ennemis de l'auteur ; mais une réponse sans réplique, c'est le succès qu'il obtient. Les enfans, les jeunes gens, les hommes faits, les vieillards, ont tous un égal plaisir à lire l'histoire de don Quichotte : on se la prête, on se la vole, on se l'arrache ; elle est sur toutes

lés toilettes, dans toutes les antichambres. Enfin elle est si bien connue de toutes les classes de la société, qu'on ne peut voir passer un cheval maigre, sans dire aussitôt : Voilà Rossinante ! Il est vrai, malgré ce succès, qu'on a quelques reproches à faire à l'auteur, comme le trop grand nombre d'épisodes, comme d'avoir oublié de nous dire la manière dont fut volé l'âne de Sancho, ce qu'il fit des cent écus d'or trouvés dans la valise de Cardenio, et quelques autres inadvertances. S'il ne tient qu'à cela, interrompit l'écuyer, je vous satisferai sur ces points : mais cela sera quand j'aurai dîné, parce que je meurs de faim.

Don Quichotte, après avoir invité Carrasco à ne le pas quitter de la journée, fit ajouter deux pigeons à l'ordinaire. On servit : après le dîner, Sancho donna au bachelier les explications qu'il souhaitait.

CHAPITRE IV.

Suite de la conversation.

Puisqu'il faut vous conter, dit-il, comment on me vola mon âne, vous saurez qu'après l'aventure des galériens nous arrivâmes la nuit dans la Sierra-Moréna, au milieu d'un petit bois, où nous résolûmes d'attendre le jour, sans descendre de nos montures. Nous étions un peu fatigués de nos batailles; mon maître s'endormit, appuyé sur sa lance; j'en fis autant sur mon pauvre âne. Ce coquin de Ginès de Passamont, que nous avions délivré des galères, passa par-là pendant mon sommeil : le drôle coupa quatre pieux égaux, sur lesquels il éleva doucement le bât qui me servait de lit. Quand il m'eut ainsi suspendu en l'air, il tira par-dessous mon âne. Je ne m'éveillai que le matin; et, comme j'étendais les bras, un des pieux venant à manquer, je tombai par terre, cherchant des yeux et des mains mon fidèle et bon camarade. Quand je m'aperçus qu'on

me l'avait pris, je le pleurai tendrement. Si votre auteur ne l'a pas dit, il a tort. Heureusement, quelques jours après je retrouvai le voleur, et je rentrai en possession de ce que j'aime le mieux au monde.

C'est fort bien, répondit Carrasco ; mais qu'avez-vous fait des cent écus d'or ? — Ce que j'en ai fait ? Pardieu ! j'en ai acheté des cotillons à ma femme et des souliers à mes enfans. Sans cela vraiment, Thérèse m'aurait joliment reçu : pensez-vous qu'elle m'eût pardonné mon escapade, si le ménage n'en avait tiré un peu de profit ? Soyons justes, monsieur le bachelier : quand vous ne mettriez qu'à trois maravedis pièce chaque coup de bâton que j'ai reçu à la suite du seigneur don Quichotte, les cent écus ne suffiraient pas pour la quittance. Ainsi, point de chicane, s'il vous plaît, sur l'emploi des cent écus : ils sont bien gagnés, je vous en réponds. Vous êtes satisfait à présent sur les deux points qui vous embarrassaient ; si l'on a autre chose à me demander, me voici prêt à répondre à tout questionneur, au roi lui-même en personne.

J'aurai soin, dit Carrasco, de faire parvenir à l'auteur les explications que vous me donnez,

et je ne doute point qu'il ne les mette dans sa seconde partie. On promet donc, reprit don Quichotte, une seconde partie ? Seigneur, répondit le bachelier, quoique vous sachiez aussi bien que moi que les secondes parties valent rarement les premières, le public la demande : l'auteur s'en occupe ; mais il cherche des matériaux qu'il n'espère guère trouver. Je gage, interrompit l'écuyer, que cet imbécile de Maure s'imagine que nous allons rester ici les bras croisés. Ah ! vraiment, il nous connaît bien ! Avant peu, s'il plaît au Seigneur, nous lui donnerons de l'occupation ; et, si mon maître suivait mes avis, déjà nous serions en campagne.

Comme Sancho prononçait ces paroles, Rossinante hennit dans son écurie. Don Quichotte en tressaillit : et, ne doutant point que ce hennissement ne fût un heureux présage, il résolut de partir avant trois jours. Le malin bachelier, qu'il instruisit de son dessein, l'approuva fort, lui conseilla de s'en aller à Sarragosse, où devaient se célébrer des joutes pour la fête de Saint-George. Là, lui dit-il, votre courage triomphera sûrement de tous les chevaliers aragonais, qui sont, comme vous

le savez, les meilleurs chevaliers de la terre : la seule grâce que je vous demande, c'est de ne pas vous exposer autant que vous avez coutume de le faire. Songez que votre vie n'est point à vous, qu'elle appartient aux malheureux, aux opprimés, dont vous êtes l'appui : modérez votre valeur trop bouillante ; je vous en conjure, seigneur don Quichotte, au nom de l'humanité.

Ce que vous dites là est excellent, ajouta Sancho : mon maître n'est point raisonnable sur cet article ; il vous attaque cent hommes armés, comme moi j'attaquerais à table une demi-douzaine de poulardes. Mort de ma vie ! il faut de la prudence, et regarder où l'on met le pied ; ce n'est pas le tout de savoir avancer, il faut encore savoir reculer quelquefois. Par exemple, moi qui vous parle, j'entends à merveille cette seconde partie de l'art de la guerre ; aussi, dans la campagne que nous allons faire, je mets la condition expresse qu'aucune bataille ne me regardera jamais. J'aurai grand soin de mon maître, de l'habiller, de le peigner, de préparer les provisions, de lui donner de bons conseils ; mais dès qu'il s'agira de combats, tout est

fini, je n'y suis pour rien : chacun son affaire, voyez-vous, et tout ira par merveille. Ensuite, quand monseigneur don Quichotte voudra me récompenser de mes nombreux et bons services, il pourra me donner, sinon une île, puisqu'il paraît que c'est une denrée assez rare, au moins un petit gouvernement, ou rien du tout, si cela l'arrange mieux; car je n'ai pas grande ambition : j'ai fort bien vécu Sancho, je mourrai fort bien Sancho, et j'aurai peut-être beaucoup gagné de n'avoir pas été autre chose.

Vous parlez comme un vrai sage, répondit le bachelier, et votre philosophie me fait penser que vous seriez très-propre à gouverner un royaume. Oh! de ce côté-là, reprit Sancho, il y a long-temps que je me suis tâté le pouls; et, à vous dire le vrai, je crois qu'on serait content. Mais laissons le tout à la providence, et à la bonté de mon maître.

Don Quichotte fit un sourire d'approbation; ensuite il pria Carrasco de vouloir bien lui composer un petit acrostiche sur le nom de Dulcinée du Toboso pour prendre congé d'elle à son départ. Le bachelier lui représenta que ce nom était un peu long; un madrigal serait

plus facile et peut-être plus agréable. Don Quichotte insista pour l'acrostiche, et Carrasco promit de s'en occuper. Le départ fut fixé à peu de jours de là, le secret recommandé sur toutes choses; et nos trois amis se séparèrent.

CHAPITRE V.

Dispute de Sancho avec sa femme.

SANCHO, de retour chez lui, était si gai, si satisfait, que sa femme lui demanda d'où lui venait tant de joie. Ah ! ah ! répondit-il, Thérèse, je serais encore plus content si je n'étais pas si joyeux. — Je ne vous entends point, mon homme. — Et moi, je m'entends, ma femme; je suis joyeux de m'en retourner avec monseigneur don Quichotte, et d'avoir l'espoir de trouver une nouvelle centaine d'écus d'or; mais je serais encore plus content si le bon Dieu nous avait donné assez de bien pour nous passer de cette recherche, et m'épargner la douleur de quitter une épouse aussi aimable que vous. J'ai donc grande raison de dire que je serais encore plus content si je n'étais pas si joyeux. — En vérité, mon ami, depuis que vous êtes entré dans la chevalerie errante, vous avez des façons de parler auxquelles on n'en-

tend goutte. — C'est-là précisément le mérite du beau langage. Au surplus, ma chère femme, redoublez de soin pour notre âne, augmentez-lui ses rations, visitez et rajustez son bât; en un mot, que mon équipage se trouve prêt dans trois jours. Ce n'est pas à des noces que je compte aller; c'est à la bataille, madame, à la rencontre des géans, des andriagues, des monstres, qui sifflent, crient, rugissent d'une manière épouvantable; et tout cela ne serait que des roses, si parmi eux ne se rencontraient point des Yangois ou des Maures enchantés. Comprenez-vous ce que je dis? A merveille, mon homme, et je tremble déjà des périls que vous allez courir. — Madame, ce n'est que par des périls qu'on peut arriver à la gloire et à des gouvernemens. — Nous avons besoin, mon ami, que vous y arriviez avant peu; car votre petit Sancho a quinze ans : il est temps qu'il aille à l'école, sur-tout d'après les projets de son oncle l'ecclésiastique, qui veut le faire d'église. Votre petite Sanchette est en âge d'être établie : elle me donne déjà du fil à retordre; et je la crois au moins aussi pressée d'avoir un mari que vous un gouvernement. — Patience! patience! Sanchette sera mariée, mais il faut pour cela que je trouve un gendre

digne de moi. — Oh! mon ami, je vous en prie, que ce soit avec son égal; c'est le plus sûr et le meilleur. Si vous allez rendre votre fille une grande dame, lui changer ses souliers contre des pantoufles, et son casaquin contre un habit de cour, vous verrez qu'elle fera ou dira quelque sottise qui vous donnera du chagrin. C'est vous qui êtes une sotte, ma femme; vous ne connaissez point le monde: apprenez que lorsqu'on est riche on ne fait ni on ne dit de sottise. Deux ou trois ans vous suffisent pour prendre l'air et le ton de la grandeur, et puis, quand ma fille ne les prendrait pas, pourvu qu'elle soit madame, je m'en moque, entendez-vous? — Moi, je ne m'en moque point, je ne veux pas qu'un grand dindon de comte ou de marquis à qui vous baillerez Sanchette puisse l'appeler paysanne, et lui reprocher son cotillon de serge. Non, jarnidieu! mon mari, ce n'est pas pour cela que j'élevai ma fille: chargez-vous de la dot, je me charge de l'établir. J'ai déjà un mari dans ma manche: Lope Tocho, le fils de notre voisin Jean Tocho, fait les yeux doux à la petite. C'est un bon garçon, grand et fort; c'est lui qui l'aura, par ma foi! L'un vaut l'autre; ils s'aimeront; nous vivrons ensemble, pères, mères, fille, gendre, les

petits enfans qui viendront. Dieu nous bénira : nous travaillerons, nous rirons ; et tout cela vaut mieux que vos titres et vos grandeurs.

Ici Sancho frappa du pied en élevant les yeux au ciel. O femme de Barrabas, s'écria-t-il, imbécile, bête brute, qui ne sais pas ce que c'est d'avoir un peu d'élévation dans l'esprit ! pourquoi ne veux-tu pas donner Sanchette à quelqu'un dont les enfans seront appelés votre seigneurie ? Te sera-t-il donc si dur de t'entendre nommer dona Thérésa Pança ; de te voir assise à l'église sur de bons coussins de velours, en regardant dessous toi les filles des gentilshommes ? Allons, madame, plus de réflexions ; ma fille sera comtesse. — Non, monsieur, elle ne le sera point, et c'est moi qui te le dis, moi que mon parrain baptisa Thérèse, dont le père s'appelait Cascayo, qui ai vécu Thérèse Cascayo, et qui mourrai Thérèse Cascayo, sans souffrir que l'on alonge mon nom. Il serait alors trop lourd à porter. Va, va, je connais le proverbe : les yeux passent sur le pauvre, et s'arrêtent sur le riche jusqu'à ce qu'il soit malheureux. Crois-tu que je me soucie d'entendre dire derrière moi : Tiens, vois-tu cette gouverneuse ? hier elle était dans la crotte, aujourd'hui elle nous écla-

bousse. Non, par ma foi, cela ne sera pas tant que j'aurai mes cinq ou six sens. Vous êtes le maître d'aller vous faire prince, duc, seigneur, ce qu'il vous plaira; moi je reste à la maison avec ma fille Sanchette. Une honnête femme a toujours la jambe cassée; les jours de travail sont ses jours de fêtes : elle se promène en filant. Allez, allez, mon mari, avec votre monsieur don Quichotte, qui s'appelle *don* on ne sait trop pourquoi. Quand vous aurez un gouvernement, je vous enverrai votre fils pour que vous lui appreniez à gouverner, parce qu'il est juste que les garçons prennent l'état de leur père; mais d'ici là ne me rompez plus la tête, et laissez-nous en repos Sanchette et moi, à la garde du bon Dieu, qui aura bien soin de nous.

A la bonne heure! répondit Sancho : voilà un arrangement raisonnable. Tu m'enverras mon fils pour que je l'élève selon son rang; et moi je t'enverrai de l'argent pour que tu établisses Sanchette. Vois si cela te convient. C'est parler, reprit Thérèse; et je ne vais pas à l'encontre que tu m'envoies beaucoup d'argent. La paix fut alors rétablie dans le ménage, et les deux époux s'embrassèrent.

CHAPITRE VI.

Entretien particulier de don Quichotte et de son écuyer.

Sancho ne tarda pas à retourner chez don Quichotte, et lui demanda un entretien secret, afin de prendre avec lui certaines précautions prudentes. La gouvernante, voyant qu'ils se renfermaient tous deux, ne douta point que ce ne fût pour méditer une troisième sortie. Dans le désespoir que lui causait cette idée; elle résolut d'aller implorer le secours du bachelier Samson Carrasco, pour qu'il détournât don Quichotte de son funeste dessein. Elle prit aussitôt sa mante, courut chez le bachelier, qu'elle trouva se promenant dans la cour de sa maison. Tout est perdu! s'écria-t-elle, en se jetant en pleurs à ses genoux : c'en est fait, seigneur Carrasco, mon maître s'en va, mon maître s'en va! Que dites-vous donc, madame la gouvernante? reprit le bachelier effrayé;

comment ! votre maître se meurt ! — Autant vaut, mon cher monsieur ; il veut encore aller chercher les aventures ; ce sera la troisième fois : à la première ils me l'ont ramené moulu de coups de bâton, couché de travers sur un âne ; à la seconde, dans une cage, et si pâle, si faible, si maigre, qu'il m'en a coûté plus de six cents jaunes d'œufs pour le rétablir un peu ; mes poules sont encore vivantes, et peuvent dire si je mens. Jugez, monsieur le bachelier, jugez dans quel état on me le rendra cette fois-ci. Ne pleurez pas, madame, ne pleurez pas ; nous y trouverons peut-être du remède. Retournez chez vous, préparez-moi à déjeûner ; je vous suis dans un instant, et vous verrez ce que je sais faire. Sur toutes choses, d'ici au moment où j'arriverai, dites l'oraison de sainte Apolline. — Mais, monsieur, sainte Apolline ne guérit que les maux de dents ; c'est à la cervelle que mon maître a mal. — Faites ce que je vous conseille, et ne croyez pas en savoir plus qu'un bachelier de Salamanque. La triste gouvernante ne répliqua point, et s'en retourna.

Pendant ce temps don Quichotte et Sancho causaient ensemble. Vous saurez, monsieur, commença l'écuyer, que j'ai déjà fait part à ma femme de mon projet de suivre encore votre

seigneurie. — Eh bien! ami, qu'en dit Thérèse? — Ah! ah! Thérèse dit bien des choses; elle prétend qu'il faut regarder où l'on met le doigt, que les écrits parlent quand l'homme se tait, que promettre et tenir sont deux, qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Elle est bavarde, Thérèse, mais moi, je soutiens qu'il faut pourtant l'écouter. — Sans doute je suis de cet avis; mais parle plus clairement, n'entortille pas ce que tu veux dire. — Moi, je ne dis rien; c'est ma femme qui m'assourdit les oreilles, en me criant que nous sommes tous mortels, qu'aujourd'hui l'on est debout, demain enterré; que l'agneau y passe comme le mouton; que cette camarde si laide, qu'on appelle la mort, arrive sans être attendue; qu'elle ne respecte rien, ni les sceptres, ni les mitres: que sais-je, moi? Thérèse répète ce qu'elle a entendu prêcher en chaire. — Tout cela est d'une grande vérité; mais je ne vois pas à quoi cela revient. — J'étais comme vous, monsieur, je ne le voyais pas non plus; à la fin je crois l'avoir trouvé. Thérèse voudrait, qu'au lieu des récompenses que votre seigneurie me promet, et qui viendront ou ne viendront pas, vous me donnassiez, pendant le temps que je serai à votre service, ce qu'elle appelle une espèce

de gage, comme qui dirait *tant par mois ;* que ce soit peu, que ce soit beaucoup, c'est égal, parce que la poule pond sur un œuf, plusieurs *peu* font un *beaucoup ;* et puis suffit de gagner quelque chose, pour être sûr de ne pas perdre. Cela n'empêchera point que, si vous trouvez l'occasion de me glisser une île dans la main, je ne l'accepte, comme de raison, et je la rabattrai de mes gages ; nous serons toujours à même de faire ce petit compte, et Thérèse sera contente.

Je commence, reprit don Quichotte, à vous comprendre, ami Sancho ; et je ne demanderais pas mieux que de remplir les intentions de votre femme, si j'avais trouvé dans une seule histoire de chevalier errant un exemple d'un écuyer à *tant* par mois. Je les ai toutes lues avec grand soin ; je n'y ai vu que des écuyers servant leurs maîtres pour le plaisir de les servir, et attendant sans se plaindre que leur bonté les récompensât : pour rien au monde je ne voudrais déroger à cette antique coutume. Si cet espoir vous suffit, partons ensemble, j'en serai charmé ; s'il ne vous suffit pas, Sancho, restez dans votre maison ; nous n'en serons pas moins bons amis : et ne craignez pas pour cela que je manque d'écuyers ;

le colombier fourni de grains attire bientôt les pigeons ; bonne espérance vaut mieux que médiocre possession ; et l'on laisse aller le fretin pour courir après les carpes. Je ne vous dis ceci, mon enfant, que pour vous prouver que, dans un besoin, je saurais aussi dire des proverbes.

Sancho, tout triste et tout pensif, écoutait en se grattant la tête. Il avait cru d'abord que son maître frémirait à la seule idée de le perdre ; la tranquillité de don Quichotte dérangeait tous ses calculs. Le bachelier Carrasco, suivi de la gouvernante, arriva dans ce moment. Il court embrasser don Quichotte ; et d'une voix élevée : O fleur de la chevalerie, dit-il, lumière brillante des enfans de Mars, honneur et gloire de la nation espagnole ! puisse le Dieu tout-puissant qui veille sur les héros confondre les envieux qui tenteraient de mettre des obstacles à ta troisième campagne ! puissent leurs projets coupables retourner à leur confusion ! Regardant alors la gouvernante stupéfaite de ce début : Ce n'est pas la peine, lui dit-il, que vous récitiez davantage l'oraison de sainte Apolline ; je reconnais que le destin, plus fort que nous, ma chère dame, veut que le grand don Quichotte

consacre de nouveau son bras invincible à la défense des opprimés. Si j'apportais le moindre retard à cette mission sublime, ma conscience en serait chargée. Courage donc, brave et beau don Quichotte ! rentrez dès demain, dès aujourd'hui même, dans cette route de l'honneur ; et si quelque chose vous manque, si votre écuyer ne peut vous suivre, me voici prêt à le suppléer.

Don Quichotte se retournant alors vers Sancho : Eh bien ! dit-il, penses-tu que je manquerai d'écuyers ? Tu l'entends, ami ; le voilà ce fameux bachelier Carrasco, ce favori des muses de Salamanque, cet aigle de nos écoles, le voilà qui veut s'exposer aux intempéries de l'air, à la faim, à la soif, à tous les périls, pour suivre, comme simple écuyer, les traces d'un chevalier errant ! A Dieu ne plaise que j'enlève aux lettres celui qui doit faire leur gloire, et que je prive les sciences de leur plus digne soutien ! Non, non, seigneur Carrasco, demeurez dans votre patrie pour l'illustrer, pour l'éclairer ; je serai content du premier écuyer qui voudra me suivre lorsque Sancho m'aura quitté. Jamais je ne vous quitterai, reprit Sancho en fondant en larmes ; si vous avez la bonté de vouloir tou-

jours de moi, je ne demande pas mieux que d'aller avec vous. Je ne suis pas de ceux dont on dit : Quand le pain est mangé, bon soir la compagnie. Tout le monde sait dans notre village que les Pança ne sont point des ingrats. Quand je vous ai parlé de gages, c'était pour plaire à ma femme, qui, lorsqu'elle a quelque chose dans la tête, fait le diable à la maison. Mais voilà qui est fini, je serai le maître une fois. Elle aura beau crier, je serai plus fort, et je lui montrerai qu'elle est ma femme. Tout est dit, monsieur, je ne demande rien, je me contente de ce testament dont vous m'avez déjà parlé : arrangez seulement la chose de manière qu'on ne puisse revenir là-dessus, et mettons-nous en chemin ; je vous servirai tout aussi bien que monsieur le bachelier, qui vient là s'offrir on ne sait pourquoi.

Notre chevalier tendit la main à Sancho, qui la baisa. La réconciliation étant faite, il fut décidé que don Quichotte partirait avant trois jours. Carrasco lui promit un casque qu'un de ses amis possédait. La gouvernante et la nièce eurent beau dire des injures à ce maudit bachelier, s'arracher les cheveux, s'égratigner le visage, don Quichotte et Sancho firent tous leurs préparatifs. Le surlendemain, vers la fin

du jour, ils montèrent, l'un sur Rossinante, l'autre sur son âne fidèle, et prirent ensemble la route du village du Toboso. Le bachelier les accompagna quelque temps : lorsque la nuit fut venue, il embrassa notre héros, le pria de lui donner de ses nouvelles, et s'en revint plein de joie annoncer au curé et au barbier que don Quichotte était parti.

CHAPITRE VII.

Don Quichotte va voir Dulcinée.

Que le grand Alla soit béni! s'écrie notre historien arabe au commencement de ce chapitre. Que le grand Alla soit béni! répète-t-il avec transport, don Quichotte et Sancho sont en campagne : l'un et l'autre vont de nouveau nous surprendre et nous divertir. Oublions tout ce qu'ils ont fait, tout ce qu'ils ont dit; écoutons et regardons : l'action commence sur le chemin du Toboso, comme jadis elle commença dans la plaine de Montiel.

A peine le bachelier venait de quitter nos héros, que Rossinante se mit à hennir, et l'âne à lui répondre dans sa langue. Don Quichotte regarda cet hennissement comme un bon augure; Sancho, qui remarqua sans le dire que la voix de l'âne était plus forte et plus sonore que celle du cheval, en conclut que sa fortune particulière l'emporterait sur celle de son

maître ; ce qui n'était pas plus mal raisonné que ne raisonnent beaucoup de savans en astrologie judiciaire. Ami, lui dit don Quichotte, je crains qu'au milieu de la nuit profonde qui bientôt va couvrir la terre, nous ne puissions apercevoir le Toboso, où j'ai résolu de m'arrêter pour voir la belle Dulcinée, lui demander sa bénédiction, et reprendre à ses genoux une force, une valeur nouvelles. Monsieur, répondit Sancho, ce sera sûrement bien fait; mais vous aurez de la peine à recevoir la bénédiction de madame Dulcinée, à moins qu'elle ne vous la jette par-dessus les murailles de la basse-cour où je la trouvai quand je lui portai votre lettre. — Est-il possible, Sancho, que tu veuilles toujours appeler *basse-cour* la galerie ou le portique du riche palais habité par la princesse que j'adore! — Je vous répète qu'elle était dans une basse-cour, et que je ne connais point de manière d'appeler ce lieu autrement. — Eh bien! c'est là que je veux aller. Pourvu que j'y voie Dulcinée, pourvu qu'un seul rayon de ce soleil vienne échauffer mon courage, éclairer mon âme, vivifier mon tendre cœur, que m'importe tout le reste? — Ma foi! quand je vis ce soleil, il n'était pas plus brillant qu'il ne faut : j'avoue qu'il pouvait être obscurci par la poussière du

blé que criblait sa seigneurie. — Te revoilà de nouveau dans tes premières erreurs ! tu ne réfléchis pas qu'il est impossible que Dulcinée travaille à d'autres ouvrages qu'à ceux que tu as vus dans nos poètes occuper les loisirs des nymphes. Quelque enchanteur envieux t'aura montré du blé et un crible à la place de la navette d'or qu'elle tenait dans ses doigts délicats. Tu vas sans cesse répétant que Dulcinée criblait du blé; et ton opiniâtre sottise sera peut-être cause que dans mon histoire on aura parlé de ces vils détails. Juge de l'effet qu'ils doivent produire ! juge du parti qu'en sauront tirer les ennemis de cette belle ! O envie ! affreuse envie ! ver méprisable et rongeur des vertus les plus éclatantes ! les autres vices du moins peuvent quelquefois valoir une espèce de plaisir ; la seule envie se nourrit toujours du poison qu'elle prépare aux autres. Vous avez bien raison, monsieur ; et, quand j'y pense, j'ai peur aussi que dans cet ouvrage-là ma réputation ne coure des risques. Cependant je n'ai jamais dit de mal de messieurs les enchanteurs, et je suis trop pauvre pour exciter l'envie. D'ailleurs qu'a-t-on à me reprocher ? Quoique j'aime à rire, je suis bon homme, bon catholique, vieux chrétien, et mortel ennemi des Juifs : que faut-il de plus

pour être à l'abri des mauvais propos des historiens? Au surplus, qu'ils disent ce qu'ils voudront; nu je suis né, nu je me trouve; je ne gagne ni ne perds; et je me moque d'eux et de leurs livres. Ah! oui, ma foi! ils ont bien trouvé leur homme, s'ils comptent avec leur plume me faire mourir de chagrin! — Tu t'en inquiètes cependant, et tu me rappelles une certaine dame qui, ayant appris qu'un poète célèbre venait de faire une satire dans laquelle il déchirait toutes les dames de la cour, se trouva fort offensée d'être la seule dont il ne parlait pas. Elle s'en plaignit avec amertume; et le poète complaisant ajouta pour elle un petit article qui, à la vérité, lui ôtait l'honneur, mais plaisait à sa vanité. Nous ressemblons tous à cette dame, mon pauvre Sancho, nous sommes tous plus ou moins esclaves de ce malheureux désir de la renommée qui, comme tu sais, engagea César à passer le Rubicon, et fit brûler le temple d'Éphèse par l'extravagant Érostrate.

En causant ainsi nos deux voyageurs approchaient du Toboso. Minuit sonnait lorsqu'ils entrèrent dans cette cité célèbre où tous les habitans étaient ensevelis dans un paisible sommeil. Le profond silence qui régnait dans

les rues, et que les ténèbres rendaient effrayant, était souvent interrompu par des chiens qui aboyaient, des ânes qu'on entendait braire, des porcs de mauvaise humeur qui grognaient au fond des étables, et quelques chats amoureux miaulant sur le haut des maisons. Le courage de Sancho commençait à chanceler, et notre héros lui-même regardait ces différens cris comme de tristes présages. Mon fils, dit-il à son écuyer, hâte-toi de me conduire au palais de Dulcinée. Sancho, plus embarrassé qu'il n'osait le dire, parce que de sa vie il n'avait été dans la maison de cette illustre dame, ne savait trop quel chemin prendre. Monsieur, répondit-il avec lenteur, ce n'est pas à l'heure qu'il est que l'on va faire des visites : la porte du palais sera fermée ; et si nous faisons du bruit, nous mettrons la ville en rumeur. Allons plutôt au cabaret ; on entre là quand on veut sans jamais déranger personne. — Non, non ; conduis-moi vers le palais, que je crois être ce grand bâtiment qui s'élève au-dessus des autres. — Ma foi, puisque vous le voyez, vous me ferez plaisir de m'y mener moi-même ; car le diable m'emporte si je vois rien ! Don Quichotte avança quelques pas, et alla donner contre le clocher. C'est l'église, reprit Sancho ;

tout ceci ne dit rien de bon, nous sommes dans le cimetière; allons-nous-en, croyez-moi. Je me souviens à présent que le palais de madame Dulcinée est au fond d'un petit cul-de-sac. — Cela n'est pas possible, ami; jamais dans un cul-de-sac on n'a bâti de maison royale. — Monsieur, chaque pays a ses coutumes, et c'est peut-être celle du Toboso. Venez avec moi, je m'en vais chercher dans cette ruelle; peut-être que dans quelque coin je trouverai ce chien de palais. — Sancho, parlez avec respect de tout ce qui appartient à cette reine des belles; je commence à trouver étrange que vous soyez si embarrassé pour m'indiquer sa demeure. — Comment voulez-vous que, pour une pauvre fois que j'y suis venu, je puisse dans l'obscurité la reconnaître tout de suite, tandis que vous, qui sûrement lui avez fait de nombreuses visites, vous ne la reconnaissez pas vous-même? — Mais, bourreau! ne t'ai-je pas dit que jamais je n'ai vu Dulcinée, que je l'aime sur sa réputation d'une manière idéale et platonique? — Eh bien! monsieur, moi, je l'ai vue à peu près comme vous l'aimez, d'une manière idéale et platonique. — Sancho, finissons : je ne badine point sur cet article. Vous avez vu Dulcinée, et je

veux, j'entends, je prétends que vous me la fassiez voir.

Dans ce moment, un villageois qui s'en allait déjà travailler à la terre, vint à passer avec ses mules, en chantant l'ancienne romance espagnole :

> Vous savez comme on vous mène,
> Beaux Français à Roncevaux.

Je n'aime point, reprit don Quichotte, ce que j'entends chanter à cet homme. Il nous arrivera cette nuit quelque chose de funeste. Mon ami, ajouta-t-il en appelant celui qui passait, je vous souhaite le bonjour, et vous prie de vouloir bien m'indiquer le palais de la princesse Dulcinée. Monsieur, répondit le paysan, il n'y a que peu de jours que je suis dans ce village au service d'un riche fermier. Ici vis-à-vis est la maison du curé et du sacristain, qui connaissent sûrement cette princesse, pour peu qu'elle ait rendu le pain béni. Quant à moi, je n'en ai jamais entendu parler. En disant ces mots il s'éloigna.

Sancho, voyant que son maître affligé ne savait plus quel parti prendre, lui dit : Monsieur, le jour approche; pensez-vous qu'il fût convenable à l'honneur de la princesse que le

soleil nous trouvât dans sa rue? cela ferait parler toutes les commères de cette capitale. Croyez-moi, retirons-nous dans quelque bois voisin d'ici; je reviendrai tout seul, je regarderai à toutes les lucarnes du Toboso, jusqu'à ce que je tombe au palais de madame Dulcinée. Je finirai sûrement par le dénicher : alors je parlerai à madame, et retournerai vous porter ses ordres. Ton conseil est plein de sagesse, lui répondit don Quichotte; je vais le suivre sur-le-champ. Notre écuyer, qui grillait de voir son maître hors du village, se hâta de le conduire à deux milles de là dans un petit bois, où don Quichotte se cacha de son mieux, tandis que Sancho s'apprêtait à s'acquitter d'une ambassade qui réussit comme on va le voir.

CHAPITRE VIII.

Comment Sancho vint à bout d'enchanter la princesse Dulcinée.

Avant de commencer ce chapitre, l'auteur de l'histoire prévient ses lecteurs qu'il aurait voulu le passer, parce qu'il craint qu'on ne regarde comme impossible l'excès d'extravagance, de folie, de crédulité, où en vint notre héros. Cependant, après de mûres réflexions, pénétré des grands devoirs qu'impose la qualité d'historien, il a pris le parti de tout dire; et, certain de l'authenticité des faits, il les raconte de cette manière.

Au moment de retourner au Toboso, Sancho reçut les ordres de son maître. Va, mon fils, lui dit don Quichotte, et garde-toi de revenir avant d'avoir vu la beauté suprême qui règne sur ce cœur esclave : prends garde, quand tu la verras, à ne pas te laisser consumer par les

brûlans rayons qui partent de ses yeux. Souviens-toi sur-tout, souviens-toi, ô le plus fortuné des écuyers du monde, de remarquer, de retenir jusqu'au plus petit mouvement que fera cet astre si beau : regarde, alors que tu lui prononceras mon nom, si son front pudique se couvre d'une modeste rougeur, si elle se laisse tomber sur un sofa, sur une estrade, ou si, demeurant debout, elle ne s'appuie point tantôt sur un pied, tantôt sur un autre. Observe encore, lorsqu'elle te répondra, si elle répète deux ou trois fois sa réponse ; si elle est douce d'abord, et ensuite plus sévère ; ou si, commençant par être sévère, elle finit par être plus tendre ; si, en la prononçant rapidement, elle porte la main à sa tête, comme pour ranger ses cheveux, qui n'auront pas besoin d'être rangés. Toutes ces choses, sans conséquence aux yeux d'un indifférent, sont précieuses pour l'amour : il est éclairé par un signe, par un soupir, par un regard, et pénètre les secrets de l'âme, malgré la pudeur qui veut les cacher, et n'obtient jamais que ce qu'il surprend.

Vous pouvez vous en fier à moi, répondit Sancho ; je vous entends à merveille. Chassez, chassez toutes vos craintes, le courage vient à bout de tout ; on fait prendre feu au bois le

plus vert, et l'on finit toujours par trouver le lièvre. Nous avons eu du guignon cette nuit pour découvrir le palais de madame Dulcinée; mais à présent qu'il fait jour, j'espère que ce ne sera plus comme si je cherchais une aiguille dans une botte de foin. — Allons, Sancho, mets-toi en chemin, et ne va pas t'aviser de dire tous ces proverbes à la princesse.

Sancho partit au trot de son âne, laissant don Quichotte à cheval, appuyé tristement sur sa lance, les yeux élevés vers le ciel. Notre écuyer s'occupait déjà des moyens de se tirer de cette difficile ambassade : il ne savait au monde comment faire. Lorsqu'il se vit hors du bois, il s'arrêta, descendit de sa monture, et s'assit au pied d'un arbre pour recueillir ses esprits et s'entretenir avec lui-même.

Ah ça, mon frère Sancho, se dit-il, commençons un peu par savoir où va votre seigneurie. Va-t-elle chercher son âne perdu? — Non, certainement; le voilà. — Où allez-vous donc? — Je vais à la quête d'une princesse, qui est le ciel du soleil de beauté. — C'est fort bien, monsieur; mais où pensez-vous la trouver? dans la grande ville du Toboso. — Ah! c'est différent. Et de quelle part, s'il vous plaît, allez-vous chercher cette grande princesse? — De

la part du fameux don Quichotte, qui répare le mal, redresse les torts, donne à manger à ceux qui ont soif, à boire à ceux qui ont faim. — C'est à merveille. Dites-moi si vous connaissez cette beauté si célèbre? — Point du tout; je ne l'ai jamais vue; et mon maître ne la connaît pas plus que moi. — Et pensez-vous que si messieurs les habitans du Toboso savaient que vous allez chez eux avec le petit projet de parler d'amour à leurs princesses, ils ne fissent pas très-bien de vous frotter les épaules avec de bons échalas? — Monsieur, je ne dis pas qu'ils eussent tort: tout ambassadeur que je suis, il serait possible que l'on oubliât le respect dû à ma qualité. — Vous ferez prudemment d'y prendre garde; car je vous préviens que les gens de la Manche ne sont nullement plaisans; que s'ils s'y mettent une fois, ils vous étrilleront de la bonne manière. Croyez-moi, monsieur Sancho, renoncez à cette ambassade. — Je commence à voir que vous avez raison; et voici le parti que je vais prendre. Mon maître est fou, je n'en puis douter: je ne le suis guère moins de le suivre, mais enfin je ne prends pas encore des moulins pour des géans, des troupeaux de moutons pour des armées. Profitons de la facilité avec laquelle le seigneur don

Quichotte se persuade tout ce qu'on lui dit: la première femme que je rencontrerai sera madame Dulcinée; je la ferai voir comme telle à mon maître. S'il dit que non, je dirai que si: je l'affirmerai, je le jurerai; il finira par le croire. L'entrevue se passera comme elle pourra: peu m'importe; je serai quitte de mon message; et si monseigneur don Quichotte n'en est pas content, il ne m'en donnera plus de pareils.

Après ce petit soliloque, notre écuyer, moins inquiet, se reposa plusieurs heures, pour laisser penser à son maître qu'il s'occupait, pendant ce temps, de faire sa commission. Il vit enfin venir à lui, du coté du Toboso, trois paysannes sur des ânes: remontant aussitôt sur le sien, il courut retrouver son maître. Réjouissez-vous, cria-t-il de loin, j'apporte de bonnes nouvelles. Ah! mon fils, répond le héros, parle; hâte-toi de m'apprendre si je dois marquer ce jour avec une pierre noire ou blanche. — Marquez-le avec une pierre rouge: je vous annonce que madame Dulcinée vient elle-même vous voir, accompagnée de deux demoiselle d'honneur. — Dieu tout puissant! que me dis-tu? Prends garde d'abuser mon cœur par une fausse espérance; il ne pourrait soutenir

l'affreux chagrin d'être détrompé. — Vous allez le voir de vos yeux : montez à cheval, et venez au-devant de la princesse, qui ne doit pas être loin. Ah ! qu'elle est belle ! monsieur ! et que son habit est riche ! Elle et ses deux demoiselles reluisent d'or, de rubis, de diamans, de chaînes de perles. Les yeux m'en font encore mal, leurs cheveux sont comme le soleil qui se joue dans les vents ; et toutes trois sont montées sur trois superbes cananéennes, les plus blanches qu'on puisse voir. — Tu veux dire des haquenées. — Haquenée ou cananéenne, c'est à peu près la même chose ; et vous me chicanez toujours pour rien. — Allons, mon fils, allons jouir de cette faveur ineffable ; je te donne, dès ce moment, la dépouille du premier combat où tu me verras vainqueur. — À la bonne heure ! Quand je la tiendrai, je vous en remercierai.

Nos héros marchaient déjà. Don Quichotte, regardant le chemin, n'y voit que les trois paysannes ; il se retourne vers Sancho : Ami, dit-il d'un air inquiet, les as-tu laissées loin de la ville ? Comment répondit l'écuyer, est-ce que vous êtes aveugle ? — Je ne vois encore que trois paysannes sur leurs ânes. — Ah ! pour le coup, en voici bien d'une autre ! Je me

m'y attendais pas. Quoi ! monsieur ! ces trois princesses toutes d'or, ces trois haquenées blanches, vous paraissent trois paysannes sur leurs ânes! Je n'ai rien à dire, vous êtes malade. — Mais sérieusement je le crains; car je te jure sur ma foi que j'ai beau les considérer, je les vois toujours comme je l'ai dit. — Eh bien ! croyez-moi; gardez-en le secret : je ne vous trahirai pas, et venez toujours faire la révérence à la princesse.

A ces mots il mit pied à terre, s'avance vers celle des paysannes qui était au milieu des deux autres, arrête son âne par le licou, tombe à deux genoux et lui dit : O reine, duchesse de beauté, je supplie votre grandeur de vouloir bien recevoir dans sa grâce le chevalier de la Triste figure, que vous voyez là tout pétrifié par votre magnifique présence. Don Quichotte, à son exemple, s'était aussi mis à genoux, et contemplait attentivement celle que Sancho appelait reine. De temps en temps il frottait ses yeux, tout surpris de ne voir jamais qu'une grosse villageoise, courte, trapue et camarde; il n'osait pas ouvrir la bouche. Les trois paysannes, aussi étonnées, se regardèrent d'abord sans rien dire. Enfin, celle que Sancho retenait lui répond avec humeur : Otez-

vous de là; laissez-nous passer: nous avons autre chose à faire que d'écouter vos bétises. Ah! princesse, répondit l'écuyer, comment n'êtes-vous pas touchée de voir devant vous à genoux la colonne des chevaliers errans? Veux-tu finir reprit la princesse, ou faut-il que je t'apprenne que je sais étriller les ânes? Mais voyez donc, ma commère, ces petits freluquets qui veulent, je crois, se moquer de nous! Ah! oui, par ma foi! ils ont bonne mine!

Sancho, dit alors don Quichotte, lève-toi, mon fils, lève-toi; je vois trop jusqu'à quel excès va la fureur de mes ennemis: ils veulent ma mort; ils seront contens. O vous, unique souveraine de ce cœur brisé d'affliction, vous, innocente victime des enchanteurs cruels, qui, pour me punir ont osé cacher vos divins attraits sous la figure d'une villageoise; daignez au moins m'honorer d'un regard. Peut-être, hélas! quelque prestige vous empêche aussi de me reconnaître; peut-être mon visage est changé pour vous, mais mon âme est toujours la même; les enchanteurs ne peuvent rien sur l'amour pur, constant, éternel, dont elle brûle pour vous. Je t'en ponds, répliqua Dulcinée, allons! hue! laisse-nous passer. Elle frappe alors des talons son âne, lui fait prendre le

galop, et dans les mouvemens qu'elle se donne, le bât mal sanglé tourne sous le ventre. La princesse, les pieds en l'air, fait la culbute, tombe sur le pré. Don Quichotte vole à son secours, la relève en baissant les yeux. Sancho raccommode le bât : notre héros veut l'y replacer; mais la villageoise, d'un saut, s'y remet à califourchon, pique des deux, et s'enfuit légère comme un oiseau. Diable! s'écria Sancho! quelle gaillarde! elle caracole mieux qu'un écuyer cordouan. Ses demoiselles la suivaient du même train : bientôt elles disparaissent.

Eh bien! Sancho, dit alors l'infortuné don Quichotte, suis-je assez persécuté par ces maudits enchanteurs? Les perfides, non contens de m'enlever le bonheur suprême de voir ma Dulcinée, de lui parler, ont poussé la barbarie jusqu'à la changer, à la transformer en une laide paysanne; car elle était laide, Sancho. Point du tout, répondit l'écuyer; moi je ne l'ai vue que très-belle. Vous me rappelez cependant qu'elle avait ici, sur la lèvre à droite, une espèce de petit poireau, d'où il sortait comme une moustache de couleur d'or. — Mon ami, suivant les règles de la correspondance, je t'apprends que ce même signe doit se trouver sur sa cuisse droite. — Eh bien, monsieur, je ne doute

point que cela ne soit fort joli; mais je n'y ai pas regardé.

Pendant cette conversation nos héros remontaient sur leurs bêtes, et prenaient le chemin de Saragosse, où devaient se célébrer des joutes annuelles, qui attiraient beaucoup d'étrangers. Les grands évenemens que nous allons décrire empêchèrent don Quichotte de s'y trouver.

CHAPITRE IX.

Aventure du char de la mort.

Don Quichotte, triste et pensif, marchait en réfléchissant à la malice des enchanteurs, et aux moyens de rendre à Dulcinée sa figure et sa dignité première. Ces idées l'occupaient si fort, que les rênes de Rossinante étaient échappées de ses mains sans qu'il s'en fût aperçu. La pauvre bête en profitait pour s'arrêter de temps en temps, et paître l'herbe qu'elle rencontrait. Monsieur, lui dit tout-à-coup Sancho, le désespoir ne sert jamais qu'à augmenter le mal. Je ne vous reconnais plus du tout. Qu'est devenu ce courage dont vous avez fait preuve dans tant d'occasions? Que diable est ceci? Sommes-nous Espagnols ou non? Que Satan puisse emporter toutes les Dulcinées du monde, plutôt que de voir un chevalier errant comme vous tomber malade de chagrin! Ah! mon ami, répondit le héros en soupirant, respecte,

respecte dans tes discours celle dont j'ai causé l'infortune. Sans moi, sans l'horrible haine de mes ennemis, elle serait encore l'ornement de l'univers. Qui le sait mieux que toi, trop heureux écuyer, à qui du moins les méchans n'ont pas ôté le bonheur de contempler sa beauté divine? — C'est vrai; je l'ai toujours vue comme elle est, et je suis encore ébloui de l'éclat de ses deux yeux, qui ressemblaient à deux grosses perles. — Deux perles! mon fils; tu te trompes; ses yeux devaient ressembler à des saphirs. Tu veux sans doute parler de ses dents. — Il est possible, monsieur, que j'aie pris l'un pour l'autre; j'étais troublé presque autant que vous. Ce qui me fait le plus de peine, c'est de songer que dorénavant les géans ou les chevaliers vaincus que vous enverrez aux pieds de madame Dulcinée auront beaucoup de peine à la reconnaître sous sa nouvelle figure. Je crois les voir, ces pauvres diables courant les rues du Toboso, comme des imbéciles, demandant partout la princesse, qui leur passera devant le nez sans qu'ils s'en doutent. — Il faut espérer, Sancho, que l'enchantement ne s'étendra pas jusqu'aux géans que je pourrai vaincre. Au surplus, pour en être instruit, j'ordonnerai aux deux premiers de venir me

rendre compte de leur voyage. — Vous ferez très-sagement; car il est bon de savoir comme on vit.

Don Quichotte allait répondre, lorsqu'il vit tout-à-coup paraître sur le chemin une charrette découverte, remplie de personnages fort extraordinaires. Celui qui conduisait les mules était un diable hideux. Après lui venait la mort, sous la figure d'un squelette humain, un ange avec de grandes ailes, un empereur portant sur sa tête une belle couronne d'or; à leurs pieds l'Amour enfant tenait son arc à la main; un guerrier couvert de ses armes, et d'autres figures non moins singulières. Notre héros surpris arrêta son coursier; Sancho se mit à trembler de toutes ses forces. Bientôt le vaillant don Quichotte se réjouit de ce nouveau péril; et se plaçant devant la charrette: Charretier, s'écria-t-il, cocher, diable, qui que vous soyez, qui semblez mener la barque à Caron, apprenez-moi qui vous êtes, où vous allez, d'où vous venez. Seigneur, répondit le diable nous sommes des comédiens de campagne: c'est aujourd'hui l'octave de la Fête-Dieu; ce matin, dans un bourg situé derrière cette colline, nous avons représenté la tragédie des

états de la mort; ce soir nous devons la jouer encore dans ce village que vous voyez d'ici. Nous avons pensé que ce n'était pas la peine de nous déshabiller, et nous voyageons comme nous voilà, afin d'être tout prêts en arrivant. Cette mort que j'ai l'honneur de vous présenter, est un jeune homme très-aimable, qui est l'amoureux de la troupe; la femme de l'auteur fait les reines: celui-ci, les empereurs; cette jeune fille, les anges, et moi, les diables, à votre service; personnage fort important, et qui mène toutes les intrigues au théâtre comme dans le monde. Sur ma parole de chevalier errant, j'avais d'abord cru que c'était quelque grande aventure qui m'était réservée. On a raison de dire qu'il faut se méfier des apparences. Passez, passez, braves gens; allez jouer votre tragédie, et disposez même de moi, si je peux vous être bon à quelque chose; car dès mon enfance j'aimai le théâtre et ceux qui en font profession.

Tandis qu'il parlait, un des comédiens restés en arrière rejoignit ses camarades. Celui-là était vêtu de diverses couleurs et tout couvert de grelots : au bout d'un bâton qu'il portait à la main étaient attachées trois vessies, dont il

frappait vivement la terre, et qu'il agitait dans l'air, en sautant avec ses grelots. Rossinante eut peur de ce bruit; pour la première fois de sa vie il s'avisa de prendre le mors aux dents, et d'emporter son maître dans la campagne. Sancho, voulant le ramener, se jette à bas de son âne, et court après Rossinante; le diable aux grelots saute à l'instant même sur l'âne laissé par Sancho, le force d'aller à coups de vessie, et vole avec lui vers le village. Pendant ce temps, le pauvre Rossinante ne manqua pas de faire ce qu'il faisait toutes les fois qu'il lui arrivait de s'égayer; il tomba rudement avec don Quichotte, et demeura couché près de lui. Sancho, voyant d'un côté son maître à terre, de l'autre, son âne au galop, frappé continuellement par les bruyantes vessies, ne savait plus auquel courir. Son bon naturel l'emporta cependant; ce fut son maître qu'il préféra, malgré les douleurs profondes que lui causait chaque coup de vessie donné sur son âne, et qui venait retentir au fond du cœur de Sancho. Inquiet, troublé, désolé, le triste écuyer releva le héros, le remonta sur Rossinante, en lui disant : Monsieur, le diable emporte mon âne. Quel diable ? reprit don

Quichotte. — Pardi ! celui des vessies. Voyez, ô mon dieu ! voyez comme il le fait galoper. — Suis-moi, je vais te le faire rendre, fussent-ils déjà tous deux arrivés dans le plus profond de l'enfer.

Par bonheur, dans ce même instant l'âne et le diable culbutérent ; et l'âne, libre après sa chûte, s'en revint au grand trot vers son maître. Le voici ! s'écria Sancho ! le voici ! Oh ! je m'en doutais, le bon animal ne peut vivre long-temps sans moi. Ce n'est plus la peine de vous fâcher. Comment ! s'écria don Quichotte, tu penses que je laisserai l'audace de ce diable impunie ! Non, je veux le châtier, fût-ce sur l'empereur lui-même. — Ne vous y frottez pas, monsieur, il n'y a rien à gagner avec des comédiens. Ceux dont le métier est d'amuser les autres ont toujours tout le monde pour eux ; jamais on ne leur donne tort. — N'importe, Sancho ; mon bras me suffit, quand même l'univers combattrait pour eux.

Il court aussitôt après la charrette, en proférant des menaces terribles. Les comédiens, qui les entendirent, et qui le virent s'approcher, se jetèrent promptement à terre, ramassèrent de gros cailloux ; et la mort, rangeant

en bataille l'empereur, l'ange, l'amour, la reine, et le diable cocher, attendit notre chevalier dans une excellente disposition. Don Quichotte étonné s'arrêta pour examiner son terrain, et voir comment il pouvait attaquer avec avantage ce redoutable bataillon. Monsieur, lui dit alors Sancho, je vous demande s'il n'y aurait pas plus de témérité que de bravoure à un homme seul de prétendre vaincre une armée commandée par la mort en personne, et composée d'empereurs et d'anges. D'ailleurs, dans tout ce monde-là il n'y a point de chevalier errant.—Tu as raison, Sancho, c'est toi seul que cette affaire regarde. Je dois être simple spectateur, et ne t'aider que de mes conseils. Allons, mon fils, mets l'épée à la main; et va toi-même venger ton âne. — C'est fort bien dit; mais mon âne et moi nous pardonnons à nos ennemis; nous sommes bons, pacifiques, doux, et nous oublions les injures. — A la bonne heure, chrétien Sancho, et si ta clémence te porte au pardon, nous ferons bien de laisser ces fantômes pour courir à des aventures un peu plus dignes de nous.

A ces mots il tourne bride et poursuit froidement sa route, tandis que la mort et son es-

cadron remontés dans la charrette continuent doucement la leur. Ce fut ainsi que cette épouvantable rencontre, grâce à la prudence de Sancho, n'eut point de suite funeste.

CHAPITRE X.

Etrange rencontre du vaillant don Quichotte et du brave chevalier du Miroir.

NOTRE héros et son écuyer s'arrêtèrent sous de grands arbres pour souper de leurs provisions et attendre le jour suivant. Eh bien! monsieur, dit Sancho, trouvez-vous que les dépouilles de votre première victoire que vous m'aviez promises ce matin m'aient beaucoup enrichi? C'est ta faute, répondit don Quichotte; si tu ne m'avais empêché d'attaquer ces comédiens, tu posséderais à présent la couronne d'or de l'empereur et les ailes de l'amour.—Ma foi! je n'en serais guère mieux; car j'imagine que cette couronne était tout au plus de fer-blanc, et peut-être de papier doré. Tout ce que portent ces farceurs-là n'est pas plus vrai que ce qu'ils disent. —Sancho, je n'aime point du tout que tu parles mal des comédiens. Ils sont utiles dans un état policé : ils nous

présentent le miroir fidèle des vices et des vertus, de ce que nous sommes et de ce que nous devrions être ; ils font à la fois jouir et profiter le spectateur. Douce réunion qu'on ne peut trouver que dans le bel art de la comédie ! C'est là qu'on voit des empereurs, des pontifes, des dames, des chevaliers, de simples soldats, d'autres personnages, venir tour à tour occuper la scène. Leurs passions, leurs caractères, leurs intérêts différens, les font parler, s'agiter, se tourmenter pendant quelques heures : la toile se baisse, ils sont tous égaux. Voilà le monde, mon ami, excepté que presque toujours la comédie que nous jouons nous-mêmes ne vaut pas celle qu'on voit au théâtre. — Monsieur, cette comparaison est bonne, mais elle n'est pas de vous ; je l'ai entendu faire à notre curé, qui disait encore qu'au jeu des échecs toutes les différentes pièces, après s'être promenées pendant la partie, finissaient par aller se coucher pêle-mêle dans la boîte ; ce qui, me semble, peint aussi bien ce que nous faisons sur cette pauvre terre. — En vérité, mon ami Sancho, tu sembles acquérir chaque jour plus de raison et plus d'esprit. — Pardi ! si en vivant avec vous je ne gagnais pas quelque chose, je serais donc pis que nos champs qui

rapportent quand on les cultive. Vous me cultivez, monsieur, et la terre n'est pas mauvaise.

L'écuyer demanda bientôt la permission de fermer les contrevents de ses yeux ; c'était sa manière de dire qu'il voulait dormir. Il alla donc délivrer son âne du bât, et Rossinante de sa bride, en lui laissant la selle sur le corps, selon l'exprès commandement de don Quichotte, et revint se livrer au sommeil, après avoir établi les coursiers dans une herbe fraîche et touffue.

L'amitié qu'avaient l'une pour l'autre ces deux excellentes bêtes fut si constante, si tendre, que l'auteur de cette histoire en avait fait le sujet de plusieurs chapitres. Le traducteur n'a pas osé les conserver, par une sorte de respect pour la gravité du fond de l'ouvrage. Il a craint de choquer peut-être le goût délicat de quelques lecteurs, en leur racontant que cet âne et ce pacifique cheval se grattaient quelquefois l'un l'autre, et qu'ensuite Rossinante posait en croix son long cou sur le cou de l'âne complaisant, par-delà lequel il passait au moins d'une demi-aune. Ces bons animaux, regardant la terre, se trouvaient si bien dans cette posture, qu'ils y seraient demeurés trois jours, si la faim ne les eût pressés : aussi l'auteur les

compare-t-il souvent à Nisus et à Euryale, à Oreste et à Pylade, seuls exemples de cette amitié si rare parmi les humains, et dont Rossinante et notre âne pouvaient leur donner des leçons. Hélas! ce ne sont pas les seules que l'homme recevrait des bêtes, et, pour beaucoup d'autres vertus, le chien, l'éléphant, la fourmi, sauraient nous faire rougir.

Mais j'en reviens à nos héros qui dormaient chacun au pied d'un liége. Un bruit soudain dans les bois réveilla tout-à-coup don Quichotte : il écoute, regarde à travers les arbres, et voit deux hommes à cheval, dont l'un déjà descendu dit à l'autre : Ote la bride à nos coursiers, laisse-les paître dans cette prairie ; ce bocage silencieux convient à mes tendres douleurs. A ces mots le voyageur se laisse tomber sur le gazon, et les armes dont il était couvert retentissent contre la terre. Don Quichotte ne douta point que ce ne fût un chevalier errant. Il s'approche de Sancho, le prend par le bras, l'éveille avec peine, et d'une voix basse : Ami, lui dit-il, si je ne me trompe, voici une très-belle aventure. Plaise à Dieu qu'elle soit bonne! répondit l'écuyer tout endormi; où est-elle donc, monsieur? — Regarde de ce côté; vois-tu ce chevalier errant tristement

couché sur l'herbe ? Je juge par les paroles qui viennent de lui échapper que ce héros a de profonds chagrins. — Eh bien ! qu'est-ce que cela nous fait ? En quoi trouvez-vous que ce soit une si belle aventure ? — C'est ainsi, mon cher enfant, qu'elles commencent toujours. Mais chut ! le chevalier se mouche, et paraît se disposer à chanter. Ma foi ! oui ; je gagerais qu'il est amoureux. — N'en doutez pas ; il n'existe pas de chevalier errant sans amour. La voix de l'inconnu se fit entendre ; don Quichotte et son écuyer écoutèrent attentivement ces paroles.

O nuit ! que tu me semblais belle,
Lorsque, sous tes voiles épais,
J'allais jurer d'être à jamais
Plus amoureux et plus fidèle !

Combien je redoutais le jour,
Quand celle que mon âme adore
Me permettait jusqu'à l'aurore
De lui parler de mon amour !

Moins timide, alors, moins sévère,
Elle osait dire sans rougir
Ce qu'à peine elle osait sentir
Dès qu'elle voyait la lumière.

Ton silence mystérieux
Augmentait mon bonheur suprême;
Mon cœur se disait a lui-même:
Tout dort, et je suis seul heureux.

Maintenant, ô nuit, nuit obscure,
Tes ténèbres me font frémir;
Je me crois le seul à souffrir
Dans le calme de la nature.

L'inconnu finit sa romance par un soupir, et reprenant aussitôt avec une voix dolente. O la plus aimable, s'écria-t-il, la plus ingrate des femmes! jusques à quand, cruelle Cassildée de Vandalie, laisseras-tu se consumer dans la douleur ce chevalier ton captif? La gloire que tant d'exploits m'ont acquise n'est-elle pas un titre à tes yeux? Il ne te suffit donc pas que ma lance ait fait avouer que tu étais la plus belle du monde à tous les chevaliers de la Navarre, de Léon, de la Castille, et même à tous ceux de la Manche!.... De la Manche! reprit don Quichotte; il s'en faut de quelque chose, je ne pense pas avoir fait un aveu dont, avec raison, Dulcinée aurait à se plaindre. Tu le vois, Sancho, la passion fait déraisonner ce pauvre chevalier. Écoutons encore ce qu'il va dire. A la manière dont il commence, répliqua

l'écuyer surpris, cela m'a l'air d'être long. L'inconnu dans ce moment entendit la voix de Sancho; il se relève, et d'une voix fière : Qui va là ? s'écria-t-il; êtes-vous du nombre des infortunés, ou de ceux que le sort favorise? Des infortunés, répondit don Quichotte.— Approchez donc; l'état de mon cœur me rend chers tous les malheureux.

Don Quichotte s'avance alors, et son écuyer le suit. Asseyez-vous près de moi, dit l'inconnu, vous que je présume être un chevalier errant, puisque je vous trouve à cette heure dans ce lieu solitaire et sombre, reposant sur l'herbe verte, lit ordinaire des héros qui suivent notre profession. Oui, seigneur, reprit don Quichotte, j'ai l'honneur d'être chevalier errant; et quoique mon âme trop tendre puisse, hélas! à peine suffire à ses ennuis, à ses douleurs, je retrouve pourtant dans elle un sentiment de compassion pour les maux dont vous vous êtes plaint en chantant. — Seigneur, je le vois trop bien, cette compassion qui m'honore me prouve que vous connaissez le cruel et redoutable amour. — Si je le connais ! juste ciel ! à qui parlez-vous de ses peines? — Ah! nos cœurs s'entendent, seigneur; nous sommes tous deux dédaignés. Oh! pour cela non, dit alors San-

cho qui voulut se mêler de la conversation, mon maître n'est pas dédaigné; nous avons une maîtresse extrêmement commode, et douce comme un petit mouton. Est-ce là votre écuyer? demanda le chevalier inconnu. Oui, répondit don Quichotte. — Je ne laisse pas d'être surpris qu'il ose parler devant son maître. Le mien que vous voyez là, déjà sur le retour de l'âge, n'a jamais pris la liberté d'ouvrir la bouche en ma présence. Oh bien! je la prends cette liberté, dit Sancho d'un air mécontent; je parle tant qu'il me plaît devant mon maître, et devant d'autres qui font souvent les messieurs, et qui peut-être.... Suffit, je m'entends.

L'écuyer de l'inconnu prit alors Sancho par le bras : Frère, dit-il, venez avec moi, nous jaserons tout à notre aise : laissons nos maîtres se raconter leurs amours ; ils en ont au moins jusqu'à demain. Je le veux bien, reprit Sancho; je ne serai pas fâché de vous faire voir qui je suis, et de quel bois je me chauffe, lorsqu'il s'agit de babiller. Les deux écuyers se retirèrent; et notre auteur abandonne les maîtres pour nous raconter la conversation qu'eurent ensemble leurs valets.

CHAPITRE XI.

Entretien des deux écuyers.

Il faut convenir, monsieur, dit l'inconnu, que la vie que nous menons à la suite des chevaliers errans est une terrible vie ; nous ne mangeons pas un morceau de pain qui ne soit acheté à la sueur de notre front. Cela est vrai, monsieur, répondit Sancho ; encore ce pain manque-t-il souvent ; et vous savez comme moi que l'on est quelquefois deux jours sans autre nourriture que le vent qui souffle. — Je n'en disconviens pas, mon cher confrère, mais heureusement on est soutenu par la certitude des récompenses : il est si rare qu'un chevalier ne trouve pas l'occasion de donner à son écuyer quelque duché, quelque marquisat un peu raisonnable ! — Puisque nous en sommes là-dessus, monsieur, je ne vous cacherai point que j'ai déjà dit à mon maître que je me contenterais d'une petite île. Mon

maître me l'a promise, et je l'attends tous les jours. — Moi, j'ai demandé au mien un petit canonicat, qui va m'arriver un de ces matins. — Ah! ah! j'entends; votre maître est sans doute un chevalier errant d'église : le mien n'est qu'un séculier. Quelques personnes, que je n'aime guère, voulaient lui persuader de se faire archevêque; ça m'aurait causé, je vous l'avoue, le plus grand des embarras; car, je n'en fais pas le fin, je ne vaux rien pour être ecclésiastique; un bénéfice me gênerait. Grâce au ciel, mon maître ne s'en est pas soucié. Il a fort peu d'ambition, ses désirs sont très-modérés : et, sans aller chercher midi à quatorze heures, il persiste à devenir tout bonnement empereur. — Mais écoutez donc, mon confrère; je ne sais guère si le gouvernement de cette île dont vous me parlez ne sera pas aussi gênant que pourrait l'être un bénéfice. Je connais ces charges-là; elles ne sont rien moins que légères; et le métier de gouverner les autres n'est pas toujours un joyeux métier. Je vous assure que nous ferions mieux de nous retirer chacun dans notre petite gentilhommière, où nous occuperions nos loisirs dans des exercices doux et agréables, comme la chasse, la promenade, la pêche.

Au bout du compte, qu'allons-nous chercher? Il n'y a pas un de nous autres qui n'ait son petit château, un bon cheval, une paire de lévriers, et une ligne pour se divertir. — Sans doute, monsieur, sans doute; et j'ai bien tout ce que vous dites là, excepté qu'au lieu du cheval j'ai un âne, mais un âne excellent, superbe, tout gris, que je ne troquerais pas, ma foi! contre le cheval de mon maître. Quant aux lévriers, je n'en ai pas non plus; mais il y en a de reste dans notre village, et j'aime beaucoup à chasser avec les chiens d'autrui. — Eh bien! croyez-moi; faisons une fin : laissons-là toutes les chevaleries, et retirons-nous dans nos terres pour nous occuper en paix de l'éducation de nos enfans. Moi qui vous parle, j'en ai trois qui sont trois petits bijoux. — J'en ai deux, monsieur, qui, sans vanité, pourraient être présentés au pape, sur-tout mon aîné, qui est un joli brin de fille. Je l'élève pour être comtesse, quoique sa mère ne le veuille pas. — Quel âge a-t-elle, monsieur, cette future comtesse? — Mais elle approche de quinze ans : déjà cela vous est grand d'une toise, gentil, frais comme une matinée d'avril, leste, découplé, gaillard, et sur-tout fort comme un Turc. — Diable! voilà

de bonnes dispositions pour être comtesse. — Oh ! sa mère a beau dire, elle le sera.

Parlons de nos maîtres, reprit l'écuyer : êtes-vous content du vôtre ? Assez, répondit Sancho : il est un peu fou ; mais il est bon-homme, incapable de faire du mal à qui que ce soit, désirant du bien à tout le monde, et si simple, qu'un enfant lui ferait croire qu'il est nuit en plein jour ; aussi je l'aime comme la prunelle de mes yeux, et je donnerais ma vie pour lui. — Le mien n'est pas plus sage qu'il ne faut ; mais il s'est fait fou volontairement pour rendre le bon sens à un autre. Quant à sa force, à sa valeur, elles sont extraordinaires. — Il est amoureux, ce me semble ? — Oui, d'une certaine Cassildée de Vandalie, qui est une terrible dame pour la cruauté. — Que voulez-vous ? chacune de ces dames-là ne manque pas d'avoir ses défauts. Je ne vous dis rien de celle de mon maître ; mais croyez que si la vôtre bronche, la nôtre tombe à chaque pas.

Pendant cette conversation, Sancho toussait et crachait fréquemment comme quelqu'un qui a besoin de boire. Vous avez la langue sèche, dit l'écuyer inconnu ; je vais vous chercher un excellent remède, que je porte toujours avec

moi. Il se lève alors, et revient avec une grosse bouteille de cuir pleine de vin, et un pâté long d'une demi-aune. — Ah ! mon dieu ! s'écria Sancho, qu'est-ce que cela, monsieur ? — C'est un méchant pâté de levraut. — Juste ciel ! ce levraut-là était aussi gros qu'un chevreuil ! Quoi ! monsieur, vous portez avec vous des pâtés pareils ? — Je n'y manque jamais ; et vous ne voyez que le reste de nos provisions. — Diable ! répétait Sancho en se hâtant d'ouvrir le pâté, dont il saisit une part énorme, vous êtes, je le confesse, un écuyer admirable, magnifique, grand, libéral, digne d'être à jamais aimé de ceux à qui vous faites l'honneur de les admettre à votre table. Ces mots étaient prononcés avec de longs intervalles, à chaque morceau qu'il avalait. Je ne puis, ajoutait-il, vous exprimer assez ma reconnaissance pour votre aimable politesse : ce pâté a l'air d'être venu là par enchantement. Hélas ! malheureux que je suis ! mon pauvre bissac ne contient qu'un peu de fromage, si dur qu'il casserait la tête d'un géant, quelques carottes, quelques avelines ; voilà tout : mon maître prétend que les chevaliers ne doivent manger que des fruits secs. Fi donc, mon confrère, répond l'inconnu ; ah ! je voudrais voir que mon maître s'avisât de

m'imposer ce régime ! Ces messieurs n'ont qu'à vivre selon leurs lois; mais j'ai toujours à mon arçon, d'un côté, une bonne cantine de viandes froides, de l'autre, cette bouteille que j'aime, que je chéris, et que j'embrasse à tout moment. Monsieur, reprit Sancho d'une voix tendre, voulez-vous bien me permettre de l'embrasser une fois ? L'inconnu remit alors la bouteille dans ses mains. Sancho la porte à sa bouche, et se renversant sur le dos, il se met à regarder les étoiles, et demeure au moins un quart d'heure dans cette position, qui lui plaisait. En se relevant, il fit un soupir, laissa tomber sa tête sur son sein. Ah! monsieur, dit-il, ah! monsieur, c'est lui, je le connais; il est de Ciudad-réal. — Vous avez raison; c'est de là qu'il est; de plus, il a quelques années. — A qui le dites-vous? mon dieu! Il n'y a pas de vin dont je ne devine, à la seule odeur, le pays et la qualité; c'est une vertu, un don de famille. Imaginez-vous que j'ai eu deux parens, du côté paternel, qui furent les meilleurs buveurs, les ivrognes les plus renommés de la Manche. Un jour on vint les prier de juger d'un certain vin : l'un approcha son nez du gobelet, l'autre en mit une seule goutte sur sa langue. Le premier dit : Ce vin-là est bon, mais il sent

le fer ; l'autre dit : Ce vin-là est bon, mais il sent le cuir. Le maître du tonneau soutint que cela n'était pas possible, que jamais ni fer ni cuir n'avaient approché de son vin. Au bout d'un certain temps, le tonneau vidé, l'on retrouva dans la lie une très-petite clef attachée à un très-petit cordon de cuir. Jugez, monsieur, si le descendant de ces deux grands hommes doit sentir le prix du bon vin que vous avez la bonté de lui offrir.

Ce discours fut suivi d'une nouvelle visite à la bouteille. Enfin, quand nos écuyers furent las de boire et de babiller, ils s'endormirent l'un près de l'autre. L'auteur de l'histoire les laisse dormir pour retourner aux deux chevaliers.

CHAPITRE XII.

Grande querelle et terrible combat entre les héros errans.

Après une belle et longue conversation, l'inconnu dit à don Quichotte : Seigneur, je dois vous apprendre que cette incomparable Cassildée de Vandalie, dont mon heureux destin m'a rendu l'esclave, n'a payé mes tendres soins qu'en occupant sans cesse ma valeur à des travaux plus grands, plus pénibles que ceux du fameux Hercule. L'un de ces travaux était à peine achevé, que Cassildée m'en indiquait un autre, m'assurant toujours en vain que ce serait le dernier. C'est ainsi qu'elle exigea que j'allasse défier à Séville cette célèbre géante nommée la Giralda (1), qui, sans jamais changer de place,

(1) C'est une figure colossale de bronze doré pesant vingt-huit quintaux, et formant cependant une girouette très-mobile au sommet de la tour qui sert de clocher à la cathédrale de Séville.

se donne un si terrible mouvement. J'allai, je vis, je vainquis, je fixai la Giralda, grâce à un vent du nord qui souffla pendant une semaine. Après cet exploit, Cassildée me prescrivit de peser les énormes pierres des taureaux de Guisando ; entreprise plus digne d'un crocheteur que d'un chevalier. Elle voulut encore que, me précipitant dans le profond abîme de Cabra, je lui racontasse en détail les merveilles qu'il renfermait. Je vins à bout de tout, seigneur. Alors l'inexorable Cassildée me commanda de parcourir l'Espagne, et de faire avouer, le fer à la main, à tous les chevaliers errans de cette contrée, que ma dame l'emportait en beauté sur toutes les princesses du monde. Vous me voyez occupé de cette difficile entreprise. J'ai déjà vaincu une foule de chevaliers, parmi lesquels, le triomphe dont je m'honore davantage, c'est d'avoir forcé le plus grand, le plus redoutable de nos guerriers, le fameux don Quichotte de la Manche, à convenir que sa Dulcinée n'était pas digne de disputer la palme à Cassildée de Vandalie.

A ces paroles, notre héros eut besoin de faire un effort pour réprimer sa colère, et ne pas répondre par un démenti. Seigneur, dit-il, le plus doucement qu'il lui fut possible, je ne

m'oppose point à ce que vous ayez vaincu beaucoup de chevaliers espagnols; mais j'ai de fortes raisons de vous assurer que celui que vous avez pris pour don Quichotte n'était pas ce guerrier célèbre : vos yeux sans doute furent abusés. — Comment! que voulez-vous dire? J'ai si bien vaincu don Quichotte, que je vais vous le dépeindre. C'est un grand homme, maigre, sec, dont le visage est long, décharné, le nez aquilin, les moustaches noires et pendantes, il a pris pour son surnom celui de chevalier de la Triste figure; son écuyer est un laboureur appelé Sancho Pança; le vigoureux coursier qui le porte dans les batailles se nomme Rossinante; sa dame, Dulcinée du Toboso, ci-devant Aldonza Laurenzo, dont il a changé le nom comme j'ai fait pour la mienne, qui s'appelait simplement Cassilde, et que j'appelle Cassildée. Voilà, ce me semble, assez de détails, et si malheureusement ils ne vous suffisent pas, je porte une épée, seigneur, qui prouve tout ce que j'avance. — Avant d'accepter cette preuve, je dois vous répondre, seigneur, que ce don Quichotte dont vous parlez est mon ami le plus tendre, le plus inséparable, le plus intime; que tout ce que je puis faire pour accorder en ce moment la politesse

et la vérité, c'est d'imaginer que les enchanteurs ennemis de don Quichotte ont donné ses traits, sa figure, que vous avez exactement dépeints, à quelque guerrier vaincu par vous. Ce n'est pas la première fois que leur effroyable malice employa ces moyens affreux pour ternir la gloire de celui qu'ils détestent. Hier encore ils ont transformé la divine Dulcinée en une vile paysanne. Ne doutez pas qu'ils n'aient de même métamorphosé mon ami; n'en doutez pas, je vous le répète : si je pensais que sur ce point il vous restât la moindre incertitude, je vous dirais alors, seigneur, que voici don Quichotte lui-même, prêt à vous détromper à pied comme à cheval.

En disant ces mots, le héros se lève, et met la main sur son épée. L'inconnu le regarde sans s'émouvoir : J'aime fort, répond-il, que l'on me détrompe, et, s'il faut vous parler avec franchise, celui qui vous vainquit transformé ne sera pas fâché de vous vaincre en propre personne. Mais les exploits de nuit ne plaisent qu'aux brigands : attendons que la belle aurore puisse éclairer notre combat. J'y mets l'expresse condition que le vaincu demeurera soumis aux volontés du vainqueur, pourvu qu'il ne lui prescrive rien de contraire aux lois de la cheva-

lerie. J'aurais dicté moi-même ces conditions, reprit le fier don Quichotte. Aussitôt les deux héros vont éveiller leurs écuyers, et leur commandent de tenir prêts leurs chevaux au point du jour pour vider cette grande querelle.

Sancho surpris et tout effrayé demeura muet à cet ordre. Frère, lui dit l'écuyer inconnu, vous êtes instruit sans doute de la coutume d'Andalousie? Non, répondit le triste Sancho. — Je vais vous mettre au fait, mon ami; c'est, lorsqu'on est témoin d'une bataille, de ne point rester oisif. — Qu'entendez-vous par ces paroles? — J'entends que pendant le combat de nos maîtres nous jouerons aussi des couteaux. — Ah! c'est la coutume d'Andalousie? — Oui, c'est un ancien usage auquel on ne peut guère manquer; ainsi, mon confrère, préparez-vous. — Monsieur, j'ai l'honneur de vous dire que cet usage, fort vilain, est particulier à votre pays. Mon maître, qui connaît assurément bien toutes les ordonnances de la chevalerie, ne m'a jamais dit que les écuyers fussent obligés de se battre entre eux. Mais enfin, en supposant que ce soit une de vos lois, il doit y avoir une punition pour ceux qui manquent à la loi; or je vous déclare d'avance que je me soumets à la punition; d'ailleurs je n'ai point d'épée. — A

cela ne tienne, mon cher; j'ai avec moi deux grands sacs de toile, vous en prendrez un, moi l'autre, et nous nous battrons à coups de sac. — Comme cela je veux bien; celui qui frappera le mieux ne risquera que d'ôter la poussière de dessus l'habit de son ennemi. — Sans doute, mais je dois vous prévenir que, de peur que le vent n'emporte les sacs, nous aurons soin de mettre dans chacun une douzaine de gros cailloux. — Seulement! Diable! comme vous y allez! C'est avec cet édredon-là que vous faites vos oreillers! Oh! monsieur, je vous déclare que vos sacs seraient remplis d'étoupes de soie, que je ne me battrais point. Laissons à nos maîtres cette folie, vivons et buvons, croyez-moi. Avez-vous peur que la mort ne vienne nous prendre trop tard? Allez, allez, soyez tranquille; ne cueillons pas le fruit vert, il tombe assez de lui-même quand il est mûr. — Cependant nous ne pouvons nous empêcher de nous battre au moins une demi-heure. — Pas une seule minute. Il serait beau vraiment qu'après avoir bu ensemble de ce bon vin que vous m'avez donné si généreusement, nous allassions nous échiner! Non, non, il n'en sera rien; je ne peux me battre qu'en colère, et je n'aurai jamais de colère contre quelqu'un aussi

aimable que vous. — Pardonnez-moi, je sais un moyen : avant de commencer je vous donnerai, si vous voulez, une demi-douzaine de soufflets; cela réveillera votre colère, fût-elle plus assoupie qu'une marmotte. — Non, monsieur; il vaut beaucoup mieux laisser dormir nos colères; Dieu nous ordonne de vivre en paix : chacun de nous ne peut qu'y gagner. Tel qui cherche noise finit souvent par se faire frotter. Un chat qu'on pousse à bout devient un lion : vous ne savez pas ce dont je suis capable. Restons en repos, je vous le répète; le mal qui en arriverait serait sur votre conscience.

Dans ce moment la brillante aurore s'avançait sur son char d'opale; les plantes, les fleurs, les tendres arbustes, relevaient à son doux aspect leur tête humide de rosée; les oiseaux secouant leurs ailes se répondaient d'un arbre à l'autre; les forêts, les prés, tout couverts de perles liquides, de pierres précieuses, réfléchissaient les couleurs du ciel; les fontaines, les ruisseaux limpides murmuraient plus agréablement; la terre, les eaux, toute la nature semblait sourire à l'astre du jour, lorsque le pauvre Sancho, jetant les yeux sur cet écuyer avec lequel il avait passé la nuit, pensa tomber à la renverse en découvrant son terrible nez. Ce nez énorme

lui ombrageait tout le visage, descendait de deux doigts au-dessous de la bouche; il était de plus surmonté de plusieurs grosses verrues rougeâtres, et donnait au reste de la figure un air, un aspect effroyables. Sancho recula quatre pas, croyant apercevoir un spectre. Il résolut bien dans son cœur de recevoir mille soufflets plutôt que de se mettre en colère contre le possesseur d'un tel nez.

Don Quichotte, pendant ce temps, contemplait son adversaire, dont la visière exactement fermée ne lui permettait pas de voir le visage. Sa taille n'était pas haute, mais ses membres paraissaient forts. Il portait par-dessus ses armes une casaque de brocard d'or, semée d'une multitude de lunes brillantes comme des miroirs. Un superbe panache de plumes blanches, vertes, jaunes, ombrageait son casque; et sa grosse lance était armée d'un fer acéré long d'un palme. Notre héros jugea que son ennemi devait être redoutable. Il s'en réjouit au fond de son cœur, et lui demanda poliment de vouloir bien lever sa visière. Je ne montre jamais mon visage qu'après le combat, répondit fièrement l'inconnu. Du moins, reprit notre chevalier, daignez me regarder avec attention, et me dire si je suis ce don Quichotte que vous

prétendez avoir vaincu. Il est impossible, seigneur, de lui ressembler davantage. Je n'ose pourtant rien affirmer, d'après ce que vous m'avez dit des enchanteurs qui le poursuivent. — Il suffit : montons à cheval, cette lance finira votre erreur.

Tous deux aussitôt s'élancent sur leurs coursiers, et s'éloignent pour prendre du champ. Don Quichotte n'avait pas fait vingt pas que le chevalier des Miroirs lui crie : Souvenez-vous bien, seigneur, de la parole donnée; le vaincu doit rester soumis à la volonté du vainqueur. Sans doute, répondit don Quichotte en s'arrêtant, à condition qu'il ne lui prescrira rien de contraire aux lois de la chevalerie. Dans ce moment ses yeux se portèrent sur l'étrange nez de l'écuyer; il demeura surpris à cette vue. Sancho, qui tremblait de toutes ses forces, et cherchait à s'éloigner de ce nez terrible, s'en vint supplier son maître de vouloir bien l'aider à monter sur un arbre, pour voir, disait-il, plus à l'aise le beau combat qu'il allait livrer. Je t'entends, répondit don Quichotte, tu n'aimes à regarder les taureaux que du haut de la galerie. — Monsieur, je ne vous cache point que ce diable de nez me fait un peu de peur; je ne me soucie pas de rester à sa portée. — Je le

conçois, mon ami; et si je n'étais moi-même, j'en serais peut-être troublé.

Le héros se détourne alors pour placer Sancho sur un liége. Le chevalier des Miroirs arrivait dans cet instant de toute la vitesse de son coursier, c'est-à-dire au petit trot; car ce coursier ne valait guère mieux que Rossinante. Il s'aperçoit en arrivant que don Quichotte, occupé de son écuyer, n'avait pas encore pris du champ : il s'arrête pour l'attendre. Notre héros qui le voit près de lui se retourne vivement, enfonce les éperons dans les flancs maigres de Rossinante, et, pour la première fois de sa vie, le fait partir au galop. L'inconnu veut en faire autant; mais, malgré ses coups de talons, son cheval essoufflé demeure immobile. Le pauvre chevalier s'agitait avec ses jambes, avec sa bride, avec sa lance et son écu, quand le héros de la Manche, arrivant sur lui comme la foudre, lui fait vider les arçons, et le jette à terre sans connaissance. Aussitôt à pied, l'épée à la main, il court auprès du vaincu, dont il se hâte de délacer le casque pour s'assurer s'il était mort. Sancho plein de joie s'était pressé de descendre de son arbre. Il arrivait lorsque son maître découvrant le visage de son ennemi reconnaît..... faut-il le dire? et

qui jamais pourra le croire?.... les traits, la figure, la propre figure du bachelier Samson Carrasco. Stupéfait de surprise : Sancho, s'écrie-t-il, viens, accours, et juge toi-même du nouveau tour de la malice inconcevable de ces perfides magiciens. Sancho s'approche, regarde, et, reconnaissant le bachelier qui demeurait étendu sans mouvement, se met à faire de grands signes de croix. Monsieur, dit-il, c'est égal, commencez par lui passer votre épée au travers du corps, ce sera toujours un enchanteur de moins. Je pense que tu as raison, répond don Quichotte; ce ne peut-être que pour m'abuser et se soustraire à ma vengeance que ce négromant vient de prendre la figure de Carrasco. Il lève aussitôt son épée; mais l'écuyer inconnu, dépouillé de son grand nez, vint se jeter aux pieds du vainqueur : Arrêtez, s'écria-t-il, ne tuez pas votre ami; c'est le pauvre Samson Carrasco, c'est lui; n'en doutez pas, monsieur, je vous l'assure, vous le certifie, vous le jure sur ma conscience. Où est votre nez, demanda Sancho? Le voilà, répond l'écuyer en le tirant de sa poche, et lui montrant un nez postiche. Sainte-Marie! ajouta Sancho en considérant l'écuyer tremblant, n'es-tu pas Thomas Cecial, mon voisin et mon

compère ? — Sans doute, je suis Thomas Cecial, et je t'expliquerai pourquoi le malheureux Carrasco et moi nous nous étions ainsi déguisés. Au nom de Dieu ! empêche ton maître de le tuer.

Le bachelier reprit alors ses sens ; et don Quichotte lui présentant la pointe de son épée : Chevalier, dit-il, vous allez mourir si vous ne confessez que la beauté de Dulcinée l'emporte sur celle de votre dame, et si vous ne me promettez d'aller jusqu'à la ville du Toboso vous remettre à la discrétion de cette illustre princesse, pour revenir ensuite me rendre compte de l'état où vous l'aurez trouvée. Je confesse et promets tout ce qu'il vous plaira, répondit d'une voix faible Carrasco. Ce n'est pas tout, reprit don Quichotte : avouez et croyez que le chevalier que vous avez jadis vaincu ne pouvait être don Quichotte, mais quelqu'un qui lui ressemblait ; comme, de mon côté, j'avoue et je crois que vous n'êtes pas le bachelier Carrasco, mais quelqu'un qui lui ressemble. Vous avez toute raison, reprit le pauvre infortuné : j'avoue, je crois, je pense, je sens que ce que vous dites est la vérité ; mais, pour Dieu ! donnez-moi la main, et daignez m'aider à me relever.

Don Quichotte satisfait secourut son ennemi ; parvint avec les deux écuyers à le remettre à cheval ; et le laissant entre les mains de Thomas, qui le conduisit au prochain village, il reprit, suivi de Sancho, la route de Saragosse.

CHAPITRE XIII.

De ce qu'étaient véritablement le chevalier des Miroirs et son écuyer.

Tout orgueilleux de sa victoire, animé par l'espérance que le chevalier des Miroirs, fidèle aux sermens qu'il avait faits, reviendrait lui porter des nouvelles de l'enchantement de Dulcinée, don Quichotte ne se possédait pas de joie, et s'éloignait à grands pas de son adversaire. Celui-ci, triste, humilié, s'en allait la tête basse, songeant avec assez d'humeur à la désagréable issue qu'avaient eue ses beaux projets. C'était d'après les conseils de maître Nicolas et du curé que le malin Carrasco s'était fait chevalier errant. Ces deux amis de notre héros,

désespérant de le retenir chez lui, avaient ensemble arrêté de laisser partir don Quichotte, de le faire suivre ensuite par le bachelier ainsi déguisé. Vous l'appellerez au combat, lui avaient-ils dit, vous le vaincrez aisément, et vous lui ferez jurer de demeurer deux ans dans sa maison, sans pouvoir reprendre les armes. Don Quichotte, scrupuleux observateur des lois de la chevalerie, ne manquera sûrement point à sa parole, et nous aurons alors le temps de guérir son pauvre cerveau.

Le jeune bachelier n'avait vu dans cette commission qu'une partie de plaisir. Thomas Cecial, voisin de Sancho, homme d'esprit et d'un naturel gai, s'était offert pour jouer le rôle d'écuyer. Carrasco s'équipa comme nous l'avons vu. Thomas se munit d'un grand nez postiche, pour que Sancho ne le reconnût pas, et, tous deux en marche sur des haridelles, avaient suivi les traces de notre héros, qu'ils pensèrent joindre près du char de la mort. Le soir même ils le découvrirent dans le bois, où l'aventure que nous avons décrite pensa se terminer tragiquement pour le pauvre bachelier, et le mettre tout-

à-fait hors d'état de recevoir jamais ses licences.

Monsieur Carrasco, lui disait Thomas en le ramenant, savez-vous bien que, dans le fait, nous n'avons que ce que nous méritons? Don Quichotte est fou, nous nous croyons sages; il s'en va fort bien portant et plein de joie, nous nous en retournons fort tristes et frottés de main de maître. De quel côté pensez-vous que soit le bon sens? Du nôtre, répondit Carrasco, parce que notre folie ne durera qu'autant que nous le voudrons bien. —En ce cas, j'ai l'honneur de vous dire que je ne veux plus que la mienne dure; et, dès que nous aurons gagné un village où vous pourrez vous faire panser, je vous avertis que je m'en retourne chez nous. — Tu feras fort bien, mon ami; mais, quant à moi, je te réponds que, puisque me voilà chevalier, je ne cesserai de l'être qu'après avoir étrillé monsieur don Quichotte. Je suis piqué, je l'avoue; jusqu'à présent j'avais cherché ce fou-là pour le guérir, mais à présent ce sera pour me venger.

En parlant ainsi, nos héros battus arrivèrent à un bourg où le bachelier s'arrêta pour

se remettre de sa lourde chute. Son écuyer l'y laissa, et notre historien le laisse aussi jusqu'au moment fort éloigné où nous le verrons reparaître.

CHAPITRE XIV.

Rencontre de notre héros et d'un gentilhomme de la Manche.

Nous avons dit que don Quichotte, fier de son triomphe, et ne doutant plus qu'il ne fût le plus vaillant chevalier du monde, poursuivait sa route vers Saragosse. Assuré désormais de mettre à fin les plus terribles aventures, il se moquait en lui-même des enchantemens, des enchanteurs, et ne se rappelait plus ce nombre infini de disgrâces que ces méchans lui avaient causées. Le seul souvenir qui venait troubler son extrême félicité, c'était la métamorphose de Dulcinée. Il y pensait avec douleur, et s'occupait profondément des moyens de lui rendre sa première forme, lorsque le bon Sancho le tira de sa rêverie.

Monsieur, dit-il, j'ai toujours devant les yeux l'effroyable nez de mon compère Thomas Cecial. Je ne puis encore comprendre com-

ment l'on quitte et l'on reprend à volonté un nez aussi extraordinaire. Eh quoi ! mon ami, reprit le héros, ta simplicité te fait-elle croire que cet écuyer fût Thomas Cecial, et que le chevalier des Miroirs fût le bachelier Carrasco ? — Ma foi ! je ne sais qu'en dire. Le nez ôté, je vous jure que c'était Thomas Cecial en personne. Je l'ai vu, je lui ai parlé souvent chez nous ; et j'ai reconnu sa figure, ses traits et son son de voix. — Mais, mon pauvre Sancho, raisonnons un peu : comment voudrais-tu que Carrasco se fût fait chevalier errant exprès pour venir me combattre ? Suis-je son ennemi ? lui ai-je fait du mal ? a-t-il quelque motif de se plaindre de moi ? un bachelier peut-il porter envie à la gloire que je me suis acquise dans la profession des armes ? — Je sens bien cela, monsieur, mais si c'est un tour de magiciens, pourquoi diable ont-ils été choisir, parmi tant d'autres figures qui sont dans le monde, précisément les deux visages de Carrasco et de mon compère Thomas ? — Par une raison bien simple : les enchanteurs, ayant prévu que dans ce fameux combat la victoire suivrait ma lance, se sont hâtés de donner au vaincu le visage d'un de mes amis, afin que cette ressemblance retînt ma juste colère et m'empêchât

d'ôter la vie à celui qu'ils avaient armé contre moi. Ce talent de changer les figures doit peu te surprendre, Sancho, puisque toi-même, il n'y a pas long-temps, fus le témoin oculaire de la triste métamorphose de Dulcinée. Tu sais trop bien qu'à l'instant où ses attraits divins t'éblouissaient, je ne voyais devant moi qu'une grossière et laide paysanne. Assurément cette transformation était beaucoup plus difficile, infiniment plus étonnante que celle du bachelier. Au surplus, que m'importent leurs ruses ? elles n'empêcheront pas que je ne sois vainqueur.

Sancho, qui savait fort bien que la métamorphose de Dulcinée était son unique ouvrage et non celui des magiciens, n'était pas entièrement satisfait des raisons que lui donnait son maître. Il n'osait répliquer, de peur de se trahir, et se grattait la tête sans répondre, lorsque nos héros furent joints par un cavalier monté sur une belle jument pommelée. Ce cavalier portait un manteau de drap vert, bordé de velours violet, avec un bonnet du même velours; l'équipage de la jument était de ces deux couleurs. Il était armé d'un sabre maunesque que soutenait un riche baudrier; à ses bottines, semblables au baudrier, étaient at-

tachés des éperons vernis en vert. Tout était propre sans recherche; et le visage, l'air du voyageur, qui paraissait avoir cinquante ans, ses cheveux gris, son front serein, semblaient inspirer à la fois la confiance et le respect.

En passant près de Don Quichotte, il le salua poliment, et continua son chemin. Notre chevalier l'appela : Seigneur, dit-il, si vous suivez cette route, et qu'il vous importe peu de marcher moins vite, je serais charmé d'avoir l'honneur de voyager avec vous. Je vous l'aurais proposé le premier, répondit le cavalier, si je n'avais craint que ma jugement ne fît emporter votre cheval. Oh! n'ayez pas peur, s'écria Sancho; notre cheval est le plus honnête et le mieux élevé du monde. Jamais il ne s'est oublié qu'une seule fois dans sa vie; mon maître et moi nous nous en souviendrons longtemps. Vous pouvez en toute sûreté marcher à côté de lui; la pauvre bête n'y regardera point. A ces mots le voyageur ralentit son pas, et se mit à considérer la mine de don Quichotte. Celui-ci venait d'ôter son casque et de le remettre à Sancho, qui le portait à l'arçon de son bât. La figure extraordinaire du chevalier, l'étonnante longueur de son cheval, sa haute taille, ses armes, son visage sec et jaune, cau-

sèrent une si grande surprise à l'étranger, que don Quichotte le lut dans ses yeux. Vous paraissez étonné de me voir, lui dit-il avec un doux sourire; mais vous cesserez de l'être quand je vous aurai dit que je suis un de ces chevaliers qui vont cherchant les aventures. J'ai abandonné mon pays, ma famille, ma maison; j'ai engagé presque tout mon bien pour me jeter aveuglément entre les bras de la fortune. J'ai voulu ressusciter l'ancienne chevalerie errante; et depuis long-temps, à travers les victoires et les défaites, les revers et les succès, toujours supérieur aux événemens, je parcours le monde en secourant les faibles, défendant les opprimés, soutenant l'honneur des belles, et protégeant avec cette lance les veuves et les orphelins. Quelques exploits assez heureux pour cette sainte et digne cause m'ont déjà valu l'honneur d'être le héros d'une histoire imprimée: trente mille exemplaires de ma vie sont répandus en Espagne; je ne serais pas surpris que bientôt on en vît paraître trente autres. Enfin, pour tout vous dire en seul mot, je suis don Quichotte de la Manche, surnommé le chevalier de la Triste figure. Ma modestie souffre un peu de me louer ainsi moi-même; mais le mérite le plus discret est forcé

de parler de lui lorsque personne n'est là pour le vanter.

Après ces paroles don Quichotte se tut, et l'étranger, encore plus surpris, ne trouvait rien à lui répondre. Après un assez long silence : Seigneur chevalier, dit-il, ma franchise ne peut vous cacher que ce que vous venez de me dire, loin de faire cesser mon étonnement, ne sert qu'à l'augmenter. Je ne croyais point qu'il y eût aujourd'hui des chevaliers courant le monde, encore moins que leur histoire fût imprimée. Malgré mon respect très sincère pour l'occupation si louable de secourir les opprimés, de défendre les veuves et les orphelins, je n'aurais jamais pensé, si je ne le voyais de mes yeux, qu'il y eût des hommes assez vertueux pour consacrer leur vie à ce noble emploi. Je vous en félicite de tout mon cœur; et si votre histoire imprimée n'est, comme je le présume, qu'une suite de ces bonnes actions, j'aurai beaucoup plus de plaisir à la lire que je n'en ai trouvé dans ces volumineux ramas de mensonges qu'on appelle romans de chevalerie, où la raison, les mœurs et le goût sont également blessés. Monsieur, reprit don Quichotte assez gravement, tout le monde n'est pas d'accord que les livres dont

vous parlez ne soient que des recueils de mensonges. — Personne, ce me semble, n'en doute. — Moi, j'en doute; et si j'étais sûr d'avoir le plaisir de causer quelques heures avec vous, je vous prouverais incontestablement qu'il n'est peut-être point d'histoires aussi authentiques, aussi vraies, aussi utiles, que les histoires de chevalerie. Malheureusement je sais trop qu'il est à la mode à présent de les placer au rang des fables. Laissons cette discussion, et permettez-moi de vous demander à mon tour quel état, quel genre de vie votre goût vous a fait choisir.

Seigneur, répondit l'étranger, je dois ces détails à votre politesse. Je suis gentilhomme; j'habite un village où nous irons dîner aujourd'hui, si vous voulez bien me faire cet honneur. Mon nom est don Diègue de Miranda; ma médiocre fortune est plus que suffisante pour mes désirs. Je passe ma paisible vie avec ma femme, mes enfans et quelques amis. La chasse et la pêche sont les amusemens qui remplissent mes loisirs. Je n'ai ni meute ni équipage: les grands apprêts ne conviendraient point à mes simples délassemens. Un héron, une perdrix privée, sont tout ce qu'il me faut et tout ce que je veux. J'ai quelques livres,

les uns latins, les autres espagnols : j'en fais comme de mes amis, j'ai soin qu'ils soient en petit nombre. L'histoire m'instruit et m'amuse. J'élève mon âme avec les ouvrages de piété, mais je lis davantage les auteurs profanes, lorsqu'ils réunissent une morale pure au charme de l'imagination et à l'harmonie du style. Je vais quelquefois dîner chez mes voisins, je les invite chez moi plus souvent. Dans ces repas toujours abondans, jamais recherchés, je tâche d'égayer mes convives, sans me permettre de médire, et sans souffrir qu'on y médise de personne. Je ne m'informe point des actions d'autrui, je me borne à veiller sur les miennes ; mes yeux et ma sévérité ne s'étendent point au-delà de mon étroit horizon. Attentif autant que je le peux à remplir les préceptes de ma religion sainte, je n'oublie pas sur-tout de partager mes biens avec les pauvres. Quand j'ai le bonheur de pouvoir donner, je fais en sorte que ce soit un secret entre mon cœur et celui qui reçoit : je sais trop que la vanité détruit le mérite d'une bonne action ; et je me dis que, puisque cette bonne action est un plaisir, ce n'est pas la peine de s'en vanter. Je tâche de remettre la paix entre mes voisins brouillés, de réunir

les familles divisées, de leur prouver que le bonheur dans ce monde n'est autre chose que la volonté de s'aider mutuellement. C'est ainsi que je coule mes jours, en attendant avec tranquillité le moment où j'en rendrai compte au souverain créateur, dont j'espère que la miséricorde surpassera la justice.

Don Diègue cessa de parler; et Sancho, qui l'avait écouté avec une extrême attention, se jette à bas de son âne, court saisir la jambe du bon gentilhomme, la serre tendrement, pousse des sanglots, et se met à lui baiser les pieds. Que faites-vous donc, mon frère? lui dit don Diègue surpris. Ce que je dois, monsieur, répondit Sancho, ce que doivent faire les honnêtes gens qui vous connaîtront. Vous êtes le premier saint en manteau vert que j'aie vu de ma vie. — Je ne suis pas saint, mon ami, je sais trop, hélas! tout ce qui me manque; votre simplicité vous abuse; et votre humble modestie prouve que vous valez mieux que moi. — Il s'en faut bien, ma foi! répond Sancho en s'en retournant à son âne; et remonté sur son bât, il essuie avec ses mains les larmes d'attendrissement que don Diègue avait fait couler.

Monsieur, reprit don Quichotte, permettez à

l'intérêt que vous inspirez de vous faire encore quelques questions. Vous savez que les anciens philosophes, privés malheureusement des lumières de la foi, faisaient consister le bonheur dans les prospérités terrestres, et n'en connaissaient pas de plus grande que celle d'avoir une famille nombreuse. Daignez me dire si vous avez beaucoup d'enfans. Je n'ai qu'un fils, répondit tristement don Diègue; et je vous avoue avec peine que ce fils si cher à mon cœur ne contribue pas autant qu'il le pourrait à la félicité de son père. Il a dix-huit ans, monsieur; il en a déjà passé six à Salamanque à s'instruire dans les langues grecque et latine; lorsque j'ai voulu qu'il s'appliquât à d'autres sciences plus utiles à son avancement, je n'ai pu l'obtenir de lui; tant l'amour de la poésie remplit et transporte son âme. Au lieu de profiter de son esprit, de ses talens, des avantages qu'il aurait pour devenir magistrat, auditeur, pour arriver même au conseil, il passe sa vie à examiner si tel vers d'Homère est plus beau que tel vers de Virgile, si une épigramme de Martial n'a pas un sens différent de celui des commentateurs. Son avancement, sa fortune, l'occupent infiniment moins qu'Horace, Perse, Juvénal, car il ne fait pas grand cas des poëtes de notre nation; il dé-

daigne même nos langues modernes; et tout ce qui n'est pas grec ou latin ne lui paraît guère mériter l'estime.

Monsieur, reprit don Quichotte, je n'ai pas besoin de vous rappeler que les défauts des enfans ne doivent jamais altérer la tendresse paternelle : les pères ont le droit sans doute, et c'est même un devoir sacré, d'indiquer dès l'enfance à leurs fils le chemin qu'ils doivent suivre avec le plus d'avantage, de les y mener par la main, en les contenant avec soin dans l'étroit sentier des vertus; mais lorsque les enfans sont grands, et que, sans abandonner ces vertus, ils marquent de l'éloignement ou du dégoût pour la route qu'on leur a tracée, qu'ils préfèrent décidément tel état à tel état, telle science à telle autre, je pense que c'est-là le point où s'arrête l'autorité d'un père; je pense qu'il n'a plus le droit de forcer leur inclination. Cette contrainte serait tout au plus permise au manouvrier indigent qui a besoin, pour manger du pain, que son fils apprenne son métier. Le vôtre n'est pas dans ce cas, et je ne vois point que vous deviez autant vous affliger de son goût pour la poésie. La poésie, seigneur gentilhomme, est une jeune et belle vierge, que ses attraits, son éclat, sa délicate pudeur, rendent

l'objet des hommages de toutes les autres sciences. Jalouses et fières entr'elles, c'est la seule poésie qu'elles veulent bien consentir à regarder comme leur reine : elles ne croient pas déroger en s'humiliant à sa cour. Réunies pour lui complaire; elles s'honorent de l'embellir, et savent qu'en l'embellissant elles reçoivent d'elle un lustre nouveau. J'estime heureux le jeune homme épris de la poésie, mais il faut qu'il sache l'aimer; il faut qu'il n'expose point cette pudique maîtresse à des regards effrontés; qu'il ne recherche point pour elle les humilians succès que donne un public ignorant; qu'il ne la vende point dans la satire à la haine ou à l'orgueil; qu'il ne la prostitue point sur le théâtre aux yeux d'un vulgaire imbécile, et je comprends dans ce vulgaire, non-seulement le peuple des spectateurs assis aux dernières places, mais le peuple des seigneurs, qui ne jugent pas mieux aux premières. Si, dis-je, monsieur votre fils aime ainsi la poésie, il y trouvera, je vous le promets, avec le charme de sa vie, avec la gloire de son nom, le goût de toutes les vertus.

Quant au peu d'estime qu'il a pour nos poètes, pour notre langue, je crois que c'est une erreur, quoique je connaisse beaucoup de

personnes qui partagent cette prévention contre les modernes. Ces personnes ne réfléchissent point qu'Homère et Virgile étaient modernes lorsqu'ils écrivaient, que leurs beaux vers ont été faits dans la langue qu'on parlait alors. Eurent-ils besoin d'un autre idiome pour exprimer leurs sublimes pensées? Admirons-les, j'en suis bien d'avis; mais admirons aussi un bon poète d'Allemagne qui parle allemand, un Castillan qui parle espagnol, un Biscayen même, si, dans son jargon, il me dit de belles choses. Allez, allez, seigneur don Diègue, quand un ouvrage déplaît, ce n'est jamais la faute de la langue, mais la faute de l'auteur. S'il était né poète, s'il avait reçu en venant au monde cette flamme divine et brûlante sans laquelle le travail le plus opiniâtre ne produit rien, il saurait nous rendre sa langue agréable, y découvrir des richesses cachées, et la placer bientôt par ses écrits au rang des langues savantes. Dites donc à votre fils de ne point mépriser notre idiome, d'être sûr que, s'il nous venait un Homère, l'Illiade espagnole vaudrait la grecque. Ne vous opposez point à sa passion pour les vers : recommandez-lui seulement de n'en faire que de bons; d'imiter ces auteurs anciens qu'il a raison d'adorer; de faire la

guerre aux vices, sans jamais la faire aux personnes; de chanter, de célébrer, d'inspirer des sentimens aimables; de se souvenir toujours que le véritable génie vient du cœur et non de la tête; que la plume est la langue de l'âme, et que le plus sûr moyen de bien peindre les vertus, c'est de les posséder soi-même. Vous verrez, seigneur gentilhomme, qu'en suivant une telle route, votre fils se fera bientôt estimer, aimer, honorer : la fortune même aura honte de ne pas lui accorder quelques faveurs; et les rois, les grands de la terre, se verront forcés par la renommée de le couronner un jour de cet immortel laurier qui jamais n'est frappé de la foudre, pour avertir les humains du respect qu'on doit au génie.

Don Diègue de Miranda écoutait don Quichotte avec plaisir, et se reprochait la mauvaise opinion que lui avaient donnée de son bon sens les premiers discours qu'il avait tenus. Sancho, que cette longue dissertation n'amusait guère, s'était détourné du chemin pour aller demander du lait à des bergers qu'il voyait dans les champs. Le gentilhomme, enchanté de l'instruction, de l'esprit de notre héros, allait renouer l'entretien, lorsque don Quichotte, levant la tête, aperçut devant lui, sur la route,

un grand chariot sur lequel flottaient des banderoles aux armes du roi : il ne douta point que ce ne fût une aventure ; et, pressé de reprendre son casque, il appela à haute voix son écuyer. A ses cris, Sancho quitte les bergers, et revient auprès de son maître au plus grand trot de son âne.

CHAPITRE XV.

Où l'on verra la plus grande preuve de courage que don Quichotte ait jamais donnée.

Il faut savoir qu'au moment où notre chevalier appela Sancho, celui-ci venait d'acheter aux bergers une demi-douzaine de fromages tout frais. Pressé par les cris de son maître, ne sachant comment emporter ses fromages, il les mit précipitamment dans le casque du héros, et se hâta d'arriver. Ami, lui dit don Quichotte, donne-moi mon casque : ou je ne me connais pas en aventures, ou celle qui se présente exige que je sois bien armé. A ces mots, le gentilhomme au manteau vert promena ses yeux le long du chemin, et ne découvrit autre chose que le grand chariot couvert, surmonté de banderoles, ce qui lui fit penser d'abord que c'était de l'argent pour le trésor royal. Il le dit au chevalier ; mais celui-ci, qu'on ne dépersuadait pas aisément de ce qu'il croyait une

fois, lui répondit qu'il savait bien à quoi s'en tenir; qu'il avait des ennemis visibles ou invisibles, toujours prêts à l'attaquer sous toutes sortes de formes; et, brûlant déjà d'être aux mains, il arrache son casque à Sancho, le met promptement sur sa tête, sans prendre garde à ce qu'il contenait; et, s'affermissant sur ses étriers, il se prépare au combat.

L'extrême chaleur du cerveau de don Quichotte ne tarda pas à fondre les fromages, qui commencèrent à couler en petit-lait le long du front, du nez, des joues de notre chevalier surpris. Qu'est ceci, dit-il, mon ami Sancho? le sommet de ma tête semble se ramollir; ma cervelle devient de l'eau; jamais pareille sueur ne m'inonda si complétement. Oui, je sue en vérité; ce n'est pourtant pas de terreur; il faut que ce soit le présage d'une épouvantable aventure. Donne-moi de quoi m'essuyer, Sancho; mes yeux en sont aveuglés. L'écuyer sans dire un mot, lui donna promptement un mouchoir, priant Dieu tout bas que son maître ne s'apperçut pas de la vérité. Mais notre héros ôte son casque; et, tout étonné de voir dans le fond quelque chose qui ressemblait à du lait caillé, il en approche ses narrines. Par les beaux jours de Dulcinée, s'écrie-t-il, mon

étourdi, mon traître d'écuyer a rempli mon casque de fromages. Monsieur, répondit Sancho d'un air naïf, si ce sont des fromages, donnez-les-moi, car je les aime beaucoup. Cependant je me garderai d'y toucher. Que le diable les mange, puisque c'est lui qui les a mis là. Ah! vraiment, vous me connaissez bien, d'imaginer que j'irai prendre votre casque pour en faire un pot à fromage! Non, non, cela ne me ressemble point; et tout ce que j'en puis conclure, c'est que j'ai sûrement aussi des enchanteurs qui me poursuivent, comme faisant portion d'un chevalier errant. Ces coquins-là ont imaginé cette malice afin que votre seigneurie se mît en colère contre moi, et me frottât les épaules; mais ils seront attrapés, parce que mon bon maître réfléchira que je n'avais point avec moi de fromages, et que si j'en avais eu, ce ne serait pas dans un casque, mais bien dans mon estomac que je les mettrais.

Don Quichotte, sans répondre, s'essuie le visage et la tête, nettoie son casque, le remet ensuite, baisse sa visière, et serrant sa lance : Qu'ils viennent, s'écria-t-il, je les attends, je les défie; je me sens capable à présent de vaincre Satan lui-même. Le gentilhomme,

toujours plus surpris, écoutait, regardait tout; et la voiture aux banderoles arrivait. Elle n'était conduite que par deux hommes, dont l'un était sur les mules, l'autre sur le derrière du chariot. Don Quichotte marche vers eux : Frères, dit-il, où allez-vous ? quel est ce char ? que contient-il ? que signifient ces banderoles ? Monsieur, répondit le conducteur, cette voiture est à moi ; elle contient deux grandes cages où sont deux lions d'Afrique que le gouverneur d'Oran envoie à sa majesté ; les banderoles où vous voyez les armes du roi vous apprennent que le présent est pour lui. — Sont-ils un peu forts ces lions ? — Si forts, que jamais il n'en vint de pareils en Espagne. J'en ai déjà passé plusieurs ; mais voici les plus beaux que j'aie vus. Le lion est dans cette cage, la lionne dans celle-là : ils n'ont pas encore mangé d'aujourd'hui, et commencent à sentir la faim ; je prie votre seigneurie de ne pas nous retenir davantage. J'entends, reprit don Quichotte avec un souris de dédain ; c'est-à-dire que l'on me dépêche de petits lions. Ah ! ah ! des lionceaux à moi ! à moi des lionceaux, vraiment ! Ces messieurs sauront tout à l'heure ce que je sais faire des lionceaux. Mon ami, donnez-vous la peine de descendre, ouvrez ces cages, et laissez-moi

ces pauvres bêtes, je serai bien aise d'apprendre aux enchanteurs qui me les adressent, ce que c'est que don Quichotte de la Manche.

Tandis que le conducteur pétrifié regardait en silence notre héros, et que don Diègue de Miranda le contemplait avec le même étonnement, Sancho s'approche de ce gentilhomme, les mains jointes, les larmes aux yeux : Mon bon seigneur, lui dit-il, rien n'est si sûr que ces lions vont nous manger, si vous n'empêchez pas mon maître de prendre dispute avec eux. — Votre maître n'est pas si fou, répondit don Diègue, que d'aller attaquer ces animaux terribles. — Vous ne le connaissez pas, monsieur; il attaquerait l'enfer. — Rassurez-vous, je vais lui parler. Se retournant alors vers don Quichotte, qui pressait le conducteur d'ouvrir les cages : Seigneur chevalier, dit-il, ai-je besoin de vous rappeler que la véritable valeur s'accorde toujours avec la prudence ? Les héros les plus intrépides n'affrontent jamais un péril au-dessus des forces humaines. Ce n'est point pour vous attaquer que ces lions ont passé la mer. Je vous réponds qu'ils n'ont là-dessus aucune mauvaise pensée ; ils s'en vont bonnement à la cour se faire présenter à sa majesté. Ne les retenez pas plus long-temps, et

laissez-les en paix continuer leur route. Seigneur gentilhomme, répondit don Quichotte, vous vous entendez à merveille à la chasse des perdrix, à la pêche du héron, au gouvernement de votre famille; moi je m'entends à la chevalerie : chacun son affaire, et tout ira bien. Je sais beaucoup mieux que je n'ai l'air de le savoir si ces lions ont quitté l'Afrique pour m'attaquer ou ne pas m'attaquer. Je vais l'éprouver à l'instant. Et toi, coquin de conducteur, je jure Dieu que, si tu n'ouvres ces cages tout à l'heure, cette lance que tu vois va te clouer à ta charrette.

Le conducteur, effrayé de ces paroles et de l'air dont elles étaient prononcées, supplia notre héros de lui permettre au moins de dételer ses mules, et de sauver ses pauvres bêtes qui faisaient seules toute sa fortune. Homme de peu de foi, s'écria don Quichotte, ma pitié t'accorde ce que tu demandes. Détèle tes mules et fuis; dans un moment tu verras toi-même l'inutilité de tes précautions. Le conducteur descendit aussitôt, se hâta de dételer; et, regardant encore don Diègue et Sancho : Messieurs, dit-il à haute voix, je vous prends à témoin que c'est par force que je vais rendre libres ces animaux. De tout le mal qu'ils feront, des frais,

des dommages, de la perte de mon salaire, rien ne doit m'être imputé, mais bien à ce monsieur qui me contraint. Je vous exhorte à vous mettre en sûreté avant que j'ouvre les cages; quant à moi, je ne risque rien, parce que les lions me connaissent. Don Diègue voulut encore essayer de parler à don Quichotte, il ne fut pas écouté. Sancho, les larmes aux yeux, vint le prier, le conjurer de renoncer à cette aventure, auprès de laquelle les moulins à vent, les foulons, les coups d'étrivières ne lui semblaient que des roses. Monsieur, monsieur, disait-il avec un accent lamentable, prenez garde qu'il n'y a rien ici qui ressemble à de l'enchantement. J'ai vu à travers les barreaux une seule patte de ces messieurs, je vous réponds, sur ma foi, que, d'après cette patte-là, le lion doit être plus gros qu'une montagne. Oh ! sans doute, répondit don Quichotte, les lions sont gros quand on a peur. Retire-toi, mon pauvre Sancho; si je péris dans ce combat, tu sais ce que tu dois dire à Dulcinée : depuis long-temps entre nous deux tout est réglé sur ce point. Allons, pars et finissons.

Don Diègue, voyant enfin que rien ne pouvait ébranler la résolution de notre chevalier, prit le parti de piquer sa jument, et de s'éloi-

gner dans la campagne. Le charretier le suivit sur ses mules, ainsi que le triste Sancho, qui voyait déjà son maître dans les griffes de ces lions, et maudissait l'heure fatale où il s'était remis à son service. Au milieu de ses lamentations il n'en pressait pas moins son âne pour s'éloigner le plus qu'il pouvait. Dès que le conducteur les vit assez loin, il voulut tenter de nouveau de persuader don Quichotte; mais celui-ci, d'une voix fière, lui réitéra ses ordres; et, tandis que le conducteur se préparait à obéir, notre héros songeait en lui-même s'il ne ferait pas mieux de combattre à pied. La crainte que Rossinante ne s'effrayât de la présence des lions lui fit adopter ce dernier parti. Aussitôt il se jette à terre, se débarrasse de sa lance, se couvre de son écu, tire son épée; et, se recommandant à Dieu et à Dulcinée, tranquille, l'œil assuré, il vient d'un pas ferme et grave se placer devant le chariot.

O valeureux don Quichotte! s'écrie dans cet endroit le véridique auteur de cette histoire, ô le plus grand, le plus intrépide des héros dont l'Espagne se glorifie! où trouverai-je des expressions assez nobles, assez élevées, pour peindre dignement ton courage? comment transmettre à l'incrédule postérité des exploits

si fort au-dessus de l'admiration des hommes? Seul, à pied, sans autre soutien que ce cœur, ce cœur magnanime, rempart impénétrable à la peur, sans autres armes qu'une épée, hélas! assez mal affilée, qu'un bouclier peu garni de fer, à moitié rongé de la rouille, tu attends, tu viens affronter les deux plus terribles lions qu'aient produits les déserts d'Afrique! Non, je ne te louerai point, ô chevalier de la Manche! je raconterai ton action.

Le conducteur, pressé de plus en plus par notre héros, qui brûlait d'en venir aux mains, se décide enfin à le satisfaire. Il ouvre en plein la cage du lion, et découvre tout-à-coup son énorme taille, sa crinière horrible, ses yeux farouches et sanglans. Don Quichotte le considère sans effroi; le lion se retourne, se roule, étend lentement ses membres, alonge ses muscles, ses griffes, ouvre sa gueule profonde, et fait un long bâillement; ensuite, avec une langue qui sort de deux pieds par-delà ses dents, il essuie, nettoie son mufle, passe et repasse cette langue sur ses joues, sur ses paupières, se lève, alonge sa tête hors de la cage, et promène à droite et à gauche deux prunelles qui ressemblaient à deux immenses brasiers.

Notre chevalier attentif suivait tous ses mouvemens ; il n'était ému que du vif désir de commencer le combat ; mais le généreux lion, qui se souciait peu de chevalerie, de bravades, d'exploits glorieux, après avoir regardé de toutes parts, se retourne de la tête à la queue, présente son derrière au héros, et se couche au fond de sa cage. Don Quichotte voulut que le conducteur l'irritât à coups de bâton, et le forçât de s'élancer. Non pas, s'il vous plaît, reprit le pauvre homme ; car la première chose qu'il ferait serait de me mettre en morceaux. Mais en vérité, seigneur chevalier, vous devriez être plus que content : vous avez poussé la valeur jusqu'au dernier point où elle peut atteindre ; pourquoi vouloir tenter deux fois la fortune ? La porte est ouverte, il ne tient qu'au lion de sortir ; vous l'avez attendu, vous l'attendez encore : il me semble que lorsque le plus brave des guerriers a défié son ennemi, lui a présenté le combat, et que l'autre le refuse, il a mis sa gloire à couvert. La victoire est à vous, seigneur : le lion a fui, donc il est vaincu.

Vous avez raison, reprit don Quichotte ; ami, fermez cette cage, et donnez-moi une attestation en bonne forme de ce que vous

m'avez vu faire : signez qu'il est véritable que vous avez ouvert au lion ; que je lui ai offert le combat, qu'il ne l'a pas accepté ; qu'une seconde fois je l'ai défié, qu'une seconde fois il a craint de se mesurer avec moi. Je suis quitte envers mon devoir : meurent, meurent enchanteurs ! et vive la chevalerie !

Le conducteur ne demandait pas mieux que d'obéir à ces derniers ordres. Il referma promptement la cage, tandis que notre héros, mettant son mouchoir au bout de sa lance, fit des signes et cria de loin à don Diègue et à Sancho de revenir promptement. Ceux-ci, tout en fuyant, retournaient à chaque pas la tête ; ils aperçurent le mouchoir, et Sancho dit le premier : Que je meure si mon maître n'a pas vaincu ces terribles bêtes ! le voilà qui nous appelle. Don Diègue et le charretier s'arrêtèrent à ces paroles, reconnurent la voix de don Quichotte, et retournèrent à lui. A peine arrivés : Mon ami, dit le héros au charretier, vous pouvez ratteler vos mules et poursuivre votre route. Et toi, Sancho, donne deux écus d'or à ces messieurs pour le temps que je leur ai fait perdre. De tout mon cœur reprit l'écuyer. Mais que sont devenus les lions ? sont-ils morts, sont-ils vivans ? Le conducteur

se mit alors à raconter en détail, et non sans de grandes louanges de don Quichotte, comment le lion effrayé n'avait pas voulu, n'avait pas osé combattre, et comment notre héros, après avoir laissé long-temps la cage ouverte, ne venait que de consentir à ce qu'on la refermât. Eh bien, que t'en semble, mon ami Sancho? s'écria don Quichotte charmé; penses-tu que le vrai courage soit toujours victime des enchanteurs? Va, mon fils, je sais trop bien qu'ils ont quelque pouvoir sur la fortune, mais ils n'en ont pas sur la vertu.

Sancho donna les écus d'or. Le conducteur et le charretier vinrent baiser la main du héros, le remercièrent de ses dons, et lui promirent de raconter au roi l'action dont ils avaient été témoins. Messieurs, répondit don Quichotte, si sa majesté vous demande quel est celui qui osa mettre à fin cette aventure, je vous serai obligé de lui dire que c'est le chevalier des Lions. Je suis résolu de m'appeler ainsi désormais et de quitter le surnom de *la Triste figure*, que j'avais porté jusqu'à présent : en cela, messieurs, vous pouvez être sûrs que je suis autorisé par l'antique privilège des chevaliers, qui changeaient tant qu'il leur plaisait et d'emblêmes et de surnoms. Le

conducteur et le charretier ne s'opposèrent point à ce changement ; ils prirent congé de don Quichotte, et continuèrent leur route, tandis que celui-ci poursuivait la sienne avec don Diègue et son écuyer.

Ce bon don Diègue, de plus en plus étonné, ne disait pas une parole, et réflechissait en lui-même sur l'opinion qu'il devait avoir de la sagesse ou de la folie de don Quichotte. Il n'avait pas encore lu la première partie de son histoire : il rapprochait tout ce qu'il lui avait entendu dire de raisonnable, de poli, d'élégant, et ce qu'ensuite il lui avait vu faire; son discours sur la poésie, et ce casque plein de fromage, qu'il regardait comme un tour que lui jouaient les enchanteurs ; ces conseils pleins de sagesse sur l'amour, sur l'autorité paternelle, et cette résolution soudaine d'attaquer deux lions qu'il rencontrait. Tant de contradictions l'occupaient fortement. Don Quichotte s'en aperçut : Seigneur don Diègue, dit-il, je crois être certain que vous pensez à moi, et je vous passe de tout mon cœur de me regarder comme un fou ; mais raisonnons un peu, s'il vous plaît.

On estime l'adroit chevalier qui, dans une grande place, en présence de la cour, perce

de sa lance un taureau furieux ; on applaudit à celui qui, pour plaire à la beauté qu'il aime, remporte l'honneur d'un tournoi. Je suis loin de mépriser cette gloire : mais il en est une plus belle, parce qu'elle est plus utile ; c'est celle du chevalier errant, qui va parcourant les déserts, les solitudes, les montagnes, affrontant, cherchant les périls, uniquement pour défendre, pour soulager quelques infortunés, pour faire de bonnes actions qui valent mieux que des actions brillantes. Que d'autres par leur valeur, leur magnificence, leurs grâces, soient les favoris des rois, l'ornement des cours, les amis des belles ; j'aime mieux être le soutien de la veuve et de l'orphelin : souffrir pour les autres me paraît plus doux que de jouir pour moi seul ; et, afin d'arriver promptement à cette perfection de vertu à laquelle je voudrais atteindre, je dois, autant qu'il est en moi, endurcir mon corps aux fatigues, accoutumer mon âme aux dangers, je dois rechercher ces dangers, les braver, m'y jeter, m'y plaire, travailler à chaque instant à me rendre inaccessible aux vices et à la peur. Ainsi je rencontre sur mon chemin des lions, je les attaque sans hésiter : je sais que cette entreprise peut paraître téméraire ; je sais que la vraie valeur

est aussi loin de la témérité que de la crainte : mais en vertu, seigneur don Diègue, en morale, sur-tout en courage, il vaut mieux risquer de passer le but que de demeurer en deçà.

Je ne puis m'empêcher, reprit don Diègue, d'applaudir à tout ce que vous dites : la raison elle-même semble parler par votre bouche; et si jamais les lois si pures de la chevalerie errante étaient perdues sur la terre, on les retrouverait dans votre cœur. Mais je vous demande d'allonger le pas afin d'arriver à ma maison, où j'espère que vous voudrez bien vous délasser quelques jours. Notre héros le remercia poliment; et, pressant le paresseux Rossinante, ils arrivèrent vers les deux heures chez don Diègue, que don Quichotte appelait le chevalier du manteau vert.

CHAPITRE XVI.

Séjour de notre héros chez don Diègue, avec d'autres extravagances.

La maison de don Diègue était grande et spacieuse. Ses armoiries, sculptées en pierre, ornaient le fronton de la porte. Les celliers étaient dans la cour, autour de laquelle on voyait rangées beaucoup de dame-jeannes de terre que l'on fait au Toboso : ces dame-jeannes du Toboso rappelèrent à don Quichotte sa chère et malheureuse Dulcinée. Il s'arrêta, fit un profond soupir, et, regardant les dame-jeannes avec des yeux pleins de larmes, se mit à dire ces vers :

O gages chers et douloureux
D'une amour si belle et si pure,
Pourquoi rallumez-vous mes feux,
Et déchirez-vous ma blessure?

Cette tendre exclamation adressée aux dame-jeannes fut interrompue par le jeune étudiant,

fils de don Diègue, qui venait au-devant de son père avec sa mère dona Christine. Tous deux s'arrêtèrent involontairement pour considérer l'étrange figure du héros. Celui-ci se hâte de quitter Rossinante, et vient avec beaucoup de courtoisie baiser la main de dona Christine. Madame, lui dit don Diègue, je vous demande de recevoir avec la grâce qui vous est naturelle le seigneur don Quichotte de la Manche, que je vous présente comme le plus vaillant, le plus instruit, le plus aimable des chevaliers errans. Dona Christine, malgré sa surprise, fit un accueil fort obligeant à don Quichotte, qui lui répondit dans des termes aussi respectueux qu'élégans, combla de politesses le fils de la maison, et ne tarda pas à lui donner une très-bonne opinion de son esprit.

Notre chevalier fut conduit dans une salle où Sancho le désarma, jeta sur sa tête cinq ou six aiguières, lui donna du linge blanc; et bientôt après le héros sortit en pourpoint de peau de chamois, un peu noirci du frottement des armes, avec le collet vallon, sans dentelles et sans plis, des brodequins à la mauresque, sa bonne épée à son côté suspendue à un baudrier de loup marin, et les épaules couvertes d'un manteau de drap minime. Dans cet équipage

leste et galant, don Quichotte parut au salon, où l'attendait le fils de don Diègue, d'autant plus curieux de causer avec son hôte, qu'à toutes les questions faites à son père sur cet homme singulier, don Diègue avait répondu qu'il ne pouvait encore le juger; que ses actions et ses discours, presque toujours en opposition, étaient un mélange continuel de sagesse et de folie, mais plus souvent de cette dernière. Don Laurenzo, c'était le nom de ce fils, entretint notre héros, tandis que dona Christine faisait préparer un festin digne du noble convive qu'elle voulait bien traiter.

Monsieur, dit don Quichotte au jeune homme, votre père m'a déjà parlé de votre amour extrême pour l'étude, pour la poésie sur-tout; et j'ai appris avec intérêt et plaisir que vous étiez un grand poète. Seigneur, répondit Laurenzo, ma vanité n'ira jamais jusqu'à me croire tel : j'aime beaucoup les beaux vers, mais plus j'en lis, et plus je vois qu'il ne m'appartient pas d'en faire. — Tant de modestie me confirme dans mon opinion : le véritable talent est modeste. Ainsi, sans vous embarrasser par des éloges, que vous aimez mieux mériter que recevoir, je vous demanderai de me faire

lire quelqu'une de vos poésies; ce n'est pas que je prétende être capable de les juger, mais je me crois digne de les sentir.

Jusqu'à présent, dit en lui-même don Laurenzo, cet homme me paraît aussi raisonnable que spirituel : mon père l'a jugé sévèrement. Seigneur, reprit-il, on voit bien que vous avez fait d'excellentes études; oserai-je vous demander à quelle science vous vous êtes particulièrement appliqué? — A une seule, qui les renferme toutes. — Et quelle est-elle, s'il vous plaît? — La chevalerie errante. Celui qui la professe, monsieur, est obligé de tout savoir : la justice distributive et commutative, afin de donner à chacun ce qui appartient à chacun; la théologie, pour rendre raison de la loi divine qu'il croit et soutient; la médecine et la botanique, pour trouver dans les déserts les herbes qui guérissent les blessures; l'astronomie, pour reconnaître aux étoiles dans quels climats le destin le conduit; les mathématiques, pour faire la guerre et pour défendre les places : il doit posséder les arts mécaniques, dont il ne peut se passer; les arts agréables, qui lui sont nécessaires pour son propre délassement et pour plaire toujours à sa

dame ; enfin toutes les vertus morales, dont la parfaite réunion peut seule former le vrai chevalier. Voilà, monsieur, ce que c'est que la chevalerie errante, malheureusement trop peu honorée dans ce siècle corrompu, mais, grâce au ciel, non encore éteinte.

Don Laurenzo écoutait la tête baissée, en se disant cette fois que son père ne jugeait pas si mal. La conversation fut interrompue par le dîner : on alla se mettre à table ; et don Diègue ainsi que Christine traitèrent leur hôte avec une politesse qui ne différait point de l'amitié. Don Quichotte était charmé du ton, des manières des habitans de cette maison. Ce qui le frappait le plus, c'était le merveilleux silence, l'ordre, la paix, l'arrangement qui régnaient dans cet asile : depuis les maîtres jusqu'au dernier domestique, tous savaient ce qu'ils devaient faire, s'en acquittaient sans murmure, sans jalousie, sans affectation ; tous avaient l'air sage, heureux, et ne semblaient former qu'une famille de frères sans cesse du même avis.

En sortant de table, notre héros pria de nouveau le jeune homme de vouloir bien lui montrer de ses vers. Celui-ci, sans se faire

presser, lui lut alors cette glose, en excusant d'avance ses défauts sur la gêne et la difficulté de ce genre de poésie :

« Grandeurs, trésors que l'on envie,
« Pour moi vous n'avez point d'attraits :
« Hélas! que faut-il à ma vie ?
« La vertu, l'amour et la paix. »

Tandis que la foule éblouie
Ose croire à vos vains plaisirs,
Je vous préfère mes soupirs,
« Grandeurs, trésors que l'on envie. »

Transports si voisins des regrets,
Bonheur d'un jour, rapide ivresse,
Que suit une longue tristesse,
« Pour moi vous n'avez point d'attraits. »

Mais lorsqu'aux pieds de mon amie
Je lis dans ses yeux mon destin,
Heureux hier, heureux demain,
« Hélas! que faut-il à ma vie ? »

L'espoir de lui plaire à jamais
Me rend meilleur, plus doux, plus sage,
Et me fait chérir davantage
« La vertu, l'amour et la paix. »

A peine don Quichotte eut-il entendu ces

vers, qu'il se lève, saisit la main de don Laurenzo; et la serrant de toute sa force : Par la céleste lumière ! s'écria-t-il, heureux et digne jeune homme, vous méritez d'être couronné par les académies d'Athènes, de Paris et de Salamanque. Puissent les juges stupides qui vous refuseraient le premier prix devenir l'horreur des muses, le but des flèches d'Apollon ! Je bénis le ciel et mourrai content; j'ai vu, j'ai trouvé un poète.

Don Laurenzo remercia notre chevalier; et, quoique sa manière de s'exprimer lui parût un peu singulière, il ne l'en trouva pas moins aimable. Il fut même flatté de ses éloges, et trouva que son esprit, ses connaissances, son goût, devaient rendre plus indulgent pour les écarts légers de son imagination. Après avoir passé quatre jours dans la maison de don Diègue, le héros de la Manche voulut retourner à la recherche des aventures, dont il savait, disait-il, que ce pays abondait. Une de celles qu'il désirait le plus d'entreprendre, c'était de pénétrer au fond de la caverne de Montésinos, lieu célèbre où sont les sept sources du Ruidera. Don Diègue et son fils applaudirent à ce projet, le supplièrent d'emporter de chez eux tout ce dont il pourrait avoir besoin, et l'assurèrent du

plaisir extrême qu'il leur ferait en acceptant leurs offres. Don Quichotte leur rendit grâces, et fixant l'instant de son départ, au grand regret de Sancho, qui se trouvait fort bien chez don Diègue, s'accommodait à merveille de l'abondance qu'il y voyait régner, et ne se souciait pas de retourner à la frugalité des dîners chevaleresques : aussi le prudent écuyer eut-il grand soin, avant de partir, de bien garnir son bissac; après quoi, les larmes aux yeux, et jetant de tendres regards sur cette heureuse maison, il amena Rossinante à son maître. Celui-ci fit ses adieux à tout le monde; et tirant en particulier don Laurenzo : Votre noble cœur, lui dit-il, est passionné pour la gloire; vous avez deux chemins à suivre. Le premier, difficile et long, est celui de la poésie, où je vous prédis des succès, sur-tout si votre bon esprit, gourmandant votre vanité, devient lui-même un censeur sévère de vos ouvrages : l'autre route est beaucoup plus courte, mais infiniment plus pénible. Faites-vous chevalier errant. Vous aurez du mal, j'en conviens, mais vous finirez par être empereur.

Don Laurenzo lui représenta qu'il était encore bien jeune pour prendre une si grande résolution, et lui promit cependant de réflé-

chir sur ses conseils. Don Quichotte renouvela ses adieux, ses complimens, et, emportant les regrets de cette aimable famille, se mit en chemin, suivi de Sancho.

CHAPITRE XVII.

Histoire du berger amoureux.

Notre chevalier n'était pas encore loin du village de don Diègue lorsqu'il rencontra deux étudians et deux villageois, montés chacun sur un âne, et voyageant de compagnie. Après les avoir salués et s'être assuré qu'ils suivaient la même route, il leur offrit de les accompagner, en se pressant de leur apprendre qu'il était chevalier errant. Cette explication parut du grec aux villageois; mais les deux étudians la comprirent, et jugèrent que notre héros n'avait pas la tête saine. Cependant ils lui témoignèrent assez de respect; et l'un d'eux lui dit: Seigneur, comme les chevaliers errans ne sont jamais guidés dans leur chemin que par les aventures qui se présentent, nous vous proposons de venir avec nous assister aux plus belles noces qu'on ait célébrées jusqu'à ce jour. Volontiers, reprit don Quichotte; quel est le prince qui se marie dans ces contrées? — Ce n'est

point un prince, c'est un simple laboureur, mais le plus riche du pays; celle qu'il épouse n'est qu'une villageoise, mais la plus belle de la terre. Elle n'a pas d'autre nom que *la belle Quitterie;* son époux s'appelle *le riche Gamache.* Il a vingt-deux ans, sa femme dix-huit; et l'on peut dire que ce mariage est fort bien assorti de part et d'autre, s'il est vrai que la richesse puisse balancer la beauté. Cette noce, pour laquelle le magnifique Gamache a fait des frais extraordinaires, doit se célébrer dans une immense prairie voisine du village de la mariée. Le nouvel époux a fait couvrir en entier cette prairie de verdure; les rayons du soleil ne pourront y pénétrer. Là, sous un ciel de feuilles et sur un gazon de fleurs, les habitans rassemblés de plus de dix lieues à la ronde viendront former des danses, des jeux, jeter la barre, faire des armes, disputer le prix du saut, de la course, et divertir les jeunes filles par les bruyantes castagnettes, par des romances, des chansons accompagnées de la guitare. Mais tous les plaisirs de cette belle fête ne sont rien auprès de l'intérêt qu'inspire un malheureux jeune homme qui s'y trouvera peut-être, et dont la seule vue fera verser bien des pleurs.

Ce jeune homme s'appelle Basile ; c'est un berger dont la pauvre chaumière est appuyée contre le mur de la maison de Quitterie. Il est né dans cette chaumière ; et dès sa plus tendre enfance, son premier sentiment, son unique plaisir fut d'aimer sa jeune voisine. Il était sans cesse avec elle ; et Quitterie, de même âge que lui, le cherchait quand il ne venait pas. Ces deux aimables et beaux enfans, avant de savoir bien parler, s'étaient déjà dit qu'ils s'aimaient : tout le village en était instruit, et s'intéressait aux jeunes amours de Basile et de Quitterie, dont les noms passés en proverbe se prononçaient naturellement lorsqu'il s'agissait d'innocence et de tendresse.

L'âge vint, et le père de Quitterie défendit à Basile de parler à sa fille. Les pauvres amans obéirent au père, mais l'amour ne lui obéit pas. Basile, tout en évitant Quitterie, se trouvait toujours où elle passait ; Quitterie, tout en le fuyant, ne manquait jamais de le rencontrer. Le père fâché prit alors le parti de marier sa fille, et choisit pour gendre le riche Gamache. L'extrême pauvreté de Basile était, hélas ! la seule chose qu'il eût à lui reprocher ; car, s'il faut dire la vérité, la nature a pris soin de dédommager Basile du tort que lui fit

la fortune. C'est le berger le plus aimable du pays; personne ne jette une barre aussi bien, personne ne peut le vaincre à la lutte, ni le gagner à la paume; les cerfs ne courent pas si vite, les chevreuils sautent moins légèrement. Il sait de plus la musique, fait de jolis vers, chante comme l'alouette, touche admirablement bien de la guitare, et fait des armes mieux qu'un maître.

Quand ce ne serait qu'à cause de cette dernière science, interrompit don Quichotte, Basile mériterait d'épouser non-seulement la belle Quitterie, mais même la reine Geneviève, en dépit d'Artus et de Lancelot. Par ma foi! s'écria Sancho, que ma femme n'est-elle ici, elle dirait comme vous. Thérèse est toujours d'avis qu'on se marie avec son égal. La brebis avec le belier, dit-elle, et tout va le mieux du monde. Thérèse a raison; et je donnerais quelque chose pour que ce bon Basile, que j'aime déjà, épousât demain Quitterie, sous cette grande feuillée que monsieur Gamache a fait construire. Pardi oui! parce que monsieur Gamache a des écus, voilà une belle raison de lui bailler une jolie fille! C'est d'amour, et non pas d'écus, qu'une jolie fille a besoin. N'allons pas trop loin, reprit don Quichotte,

et ne méconnaissons pas l'autorité paternelle. Si les filles avaient le droit de choisir seules leurs époux, nous en verrions qui souvent épouseraient le valet de leur père, ou le premier mauvais sujet qui passerait sous leur fenêtre. L'amour, avec son bandeau sur les yeux, est assez sujet aux erreurs pour souffrir que la raison vienne quelquefois le guider. Un homme qui doit faire un long voyage met du temps et de la prudence dans le choix de son compagnon : ne doit-on pas hésiter et réfléchir encore plus quand il s'agit de l'hymen, c'est-à-dire d'un voyage qui dure toute la vie, quand il s'agit de former un nœud qui n'est pas plutôt serré qu'il devient le nœud gordien, et que rien ne peut le rompre, si ce n'est la faux de la mort ? Je pourrais m'étendre sur cette matière ; mais j'aime mieux écouter monsieur le licencié, qui nous apprendra peut-être quelque autre chose de ce Basile.

Seigneur, reprit l'étudiant, depuis que ce malheureux a su que la belle Quitterie épousait le riche Gamache, il a quitté sa chaumière, s'est retiré dans les bois, où il vit tout seul, triste, morne, sombre, ne se nourrissant que de fruits sauvages, et passant les nuits sous les arbres. On le rencontre quelquefois se prome-

nant autour du village ; il marche lentement, les yeux baissés vers la terre, la tête penchée sur son sein, les bras croisés devant sa poitrine, ne disant rien, ne regardant pas, et semblable à une statue qui ne marche que par ressorts. Nous l'aimons, nous le plaignons tous ; nous tremblons que son amour violent ne le conduise demain à ces noces, et qu'en entendant Quitterie prononcer le *oui* fatal il ne tombe mort à l'instant.

Oh ! j'espère, s'écria Sancho, que le bon Dieu y mettra ordre : il y a du remède à tout. L'avenir n'est connu de personne. Il passe bien de l'eau sous le pont dans vingt-quatre heures. Ce qui n'arrive pas une fois arrive l'autre. Souvent il pleut et fait soleil en même temps. Tel se couche en bonne santé, qui le lendemain se relève mort. Qui peut se flatter d'attacher un clou à la roue de la fortune ? Entre le *oui* et le *non* d'une femme je ne voudrais pas risquer la fine pointe d'une aiguille ; et puisque Quitterie aime Basile, je ne désespère de rien pour lui ; car, comme on dit, l'amour a des lunettes qui lui font paraître le cuivre de l'or ; le pauvre est riche à ses yeux, et le verre devient du diamant. Bonté divine ! reprit don Quichotte, ne peux-tu donc t'arrêter, mon pauvre Sancho, aussitôt

que tu as commencé la longue suite de tes proverbes? Dis-moi, bavard, dis-moi quel rapport ont avec Quitterie et Basile ta roue de fortune, ton clou, tes lunettes de l'amour, et toutes tes extravagances. — Plus de rapport qu'on ne pense : si l'on ne m'entend point ce n'est pas ma faute. Je m'entends à merveille, moi, et mes discours ont un grand sens. Mais votre seigneurie me tarabuste toujours, et n'est jamais plus contente que lorsqu'elle peut épingler mes sentences. — Dis donc *épiloguer*, malheureux ignorant, qui ne sais pas encore ta langue. — Monsieur, je la sais assez pour parler raison; c'est tout ce qu'il faut. Je n'ai pas été élevé à la cour, et je n'ai pas fait mes études à Salamanque : n'exigez donc point que je parle comme un homme de Tolède. Je vous demande d'ailleurs ce que peuvent faire une ou deux lettres de plus ou de moins dans un mot.

Don Quichotte allait répondre et disserter sans doute longuement sur la pureté du langage; mais il était déjà nuit, et le spectacle soudain d'une infinité de lumières l'avertit qu'ils approchaient du village de Quitterie. Le riche Gamache avait fait planter dans la prairie destinée à la fête une foule de grands arbres tous chargés de lampions. L'air était pur, le ciel

sans nuage, et l'haleine du zéphir si douce, qu'elle agitait à peine les feuilles, et ne nuisait point à l'éclat de cette belle illumination : l'on entendait sous l'immense ramée les sons divers et confus des flûtes, des tambourins, des fifres, des psaltérions, des grelots de tambours de Basque. Les musiciens, déjà placés sur des traiteaux, faisaient danser plusieurs quadrilles : dans d'autres groupes on chantait, on jouait à différens jeux. Plus loin, des tables se dressaient pour les festins du lendemain : on préparait des pantomimes ; on apportait des guirlandes, on les tressait, on les plaçait. Tout le monde en mouvement allait, venait, travaillait : et l'on eût dit que la foule immense qui remplissait la prairie n'était composée que d'amans heureux.

Notre héros, malgré l'invitation des étudians, ne voulut point s'approcher de l'enceinte : il en donna pour raison que la coutume des chevaliers était de passer la nuit dans les déserts solitaires. En conséquence, il prit congé de ses compagnons, se détourna du chemin, et s'en alla dormir au milieu des champs. Sancho le suivit à regret, et soupira douloureusement en songeant qu'il n'était plus dans la maison de don Diègue.

CHAPITRE XVIII.

Noces de Gamache.

La belle aurore avait à peine répandu dans les campagnes les perles liquides qui tombent de sa chevelure d'or, lorsque le héros de la Manche, ennemi de la paresse, se lève et appelle son écuyer. Celui-ci ronflait encore. O le plus heureux des mortels! s'écria don Quichotte en le regardant: sans soucis, sans inquiétude, sans crainte des enchanteurs, ignoré de l'envie que tu ignores, tu dors d'un sommeil paisible! Tu dors, et les peines toujours renaissantes d'une passion sans espoir, les soins pénibles et nécessaires pour le soutien de tes jours ne troublent point ton repos; la douloureuse ambition, la pompe vaine du monde, l'insatiable désir et des honneurs et des richesses, sont inconnus à ton humilité. Rien ne t'occupe que ton âne: c'est moi qui suis chargé de penser à toi; juste obligation qui compense les amertumes de la servi-

tude! Il faut que le maître veille pour nourrir, pour récompenser le fidèle serviteur qui dort; il faut qu'il travaille pour le rendre heureux, et qu'il devienne sa providence.

A tout cela Sancho ne répondait rien, et n'aurait pas de sitôt répondu, si don Quichotte ne l'eût poussé de sa lance. En ouvrant les yeux, l'écuyer tourna deux ou trois fois la tête, et sembla recueillir avec attention toute la finesse de son odorat : Monsieur, dit-il, si je ne me trompe, il vient de là bas, de cette ramée, une odeur bien plus agréable que celle des roses et du jasmin; je crois, je suis sûr de sentir des grillades et des fritures. Ah! monsieur, les heureux mariages que ceux qui commencent par cette odeur-là ? Lève-toi, gourmand, reprit don Quichotte ; hâtons-nous d'aller voir ces noces, qui peut-être causeront la mort de l'infortuné Basile. — Ma foi, hier j'étais pour lui; mais depuis que je sens ces grillades, j'avoue que monsieur Gamache me paraît avoir du mérite. Il faut être juste, au fond : que diable! quand on n'a pas le sou, on ne peut pas épouser Quitterie. Monsieur Gamache, j'en suis sûr, enterrerait Basile sous ses pistoles : les belles roses, les bijoux qu'il achètera pour sa femme, valent un peu mieux

que les sauts, les coups de fleuret, les jolies chansons de Basile. Que vous donne-t-on au marché pour une chanson, ou pour un coup de fleuret? Toutes ces grâces, toutes ces sciences ne paient pas le boucher : lorsque c'est un homme riche qui les possède, elles ont beaucoup de mérite; mais pour que la maison tienne, il faut que les fondemens soient bons, et je n'en connais pas de meilleurs que l'argent.

Par le dieu du ciel, interrompit notre héros, il n'existe pas sur la terre un aussi grand babillard que toi : à peine éveillé, tu commences tes longues sottises ! — Monsieur, rappelez-vous, s'il vous plaît, nos conventions avant de nous remettre en campagne. Pourvu que je ne dise rien contre madame Dulcinée et contre la chevalerie, vous m'avez donné le droit de parler tant qu'il me plaira. — Je ne me souviens point du tout de cette convention; et quoi qu'il en soit, je t'ordonne de te taire et de me suivre à cette prairie, où les instrumens de musique ont déjà donné le signal des jeux. L'écuyer obéissant alla brider Rossinante : nos deux héros se mirent en marche, et, montés sur leurs coursiers, entrèrent sous la feuillée.

Le premier objet qui attira les yeux de

Sancho fut un jeune bœuf, embroché dans un grand orme, et que l'on faisait rôtir auprès d'un bûcher enflammé. Autour de cet immense feu étaient six marmites, ou plutôt six cuves, dans lesquelles cuisaient à leur aise plusieurs moutons tout entiers : les faons, les lièvres, les lapins, déjà dépouillés ; les oies, les poules, les pigeons sans plumes : toutes les espèces de volailles et de gibier étaient pêle-mêle pendues à des arbres, et ne pouvaient se compter. Plus de soixante dame-jeannes du meilleur vin de la Manche étaient rangées à droite et à gauche : des piles énormes de pains blancs s'élevaient comme les monceaux de blé dans une aire. Les fromages, posés les uns sur les autres ainsi que des tuiles, formaient une haute muraille ; et deux immenses chaudières, semblables à celles des teinturiers, remplies d'une huile excellente, servaient à frire les beignets, que l'on retirait avec de larges pelles, pour les jeter dans une autre cuve pleine du miel le plus doux. Plus de cinquante cuisiniers ou cuisinières, tous propres, habiles, alertes, travaillaient, chantaient et riaient. Dans le ventre du bœuf rôti, l'on avait eu soin d'enfermer douze petits cochons de lait, qui cuisaient là sans être vus, et devaient surprendre

les nombreux convives. Les épiceries étaient prodiguées dans de grands coffres ouverts. Enfin une armée entière aurait trouvé de quoi se nourrir dans cette abondance rustique.

Sancho regardait, contemplait, admirait tout; le doux sourire était sur ses lèvres; une pure joie dilatait son cœur. Tantôt, séduit par la bonne odeur qui s'exhalait des marmites, il s'arrêtait autour d'elles; tantôt il les abandonnait pour aller soupirer près des dame-jeannes, et bientôt quittant ces dernières pour se rapprocher des beignets. Enfin, ne pouvant plus supporter tant d'émotions différentes, il aborde un des cuisiniers; et, les yeux baissés, l'air modeste, d'une voix soumise et flatteuse, lui demanda la permission de tremper un petit morceau de pain dans une de ces grandes marmites. Pardi! frère, lui répondit le cuisinier, l'intention du riche Gamache n'est pas que ce jour soit un jour de jeûne. Cherchez, prenez une cuiller, écumez une poule ou deux, et grand bien vous fasse! Monsieur, vous êtes fort poli, reprit Sancho de la même voix; mais je ne vois point de cuiller. — Attendez, mon pauvre ami, vous m'avez l'air bien timide, je vais à votre secours. Aussitôt l'obligeant cuisinier prend un poêlon qu'il enfonce dans

la marmite, et retire trois poules avec deux oisons ; et les présentant à Sancho : Tenez, dit-il, mon bon frère, déjeûnez avec cette écume, en attendant le dîner. Je vous remercie, monsieur ; mais je n'ai rien pour mettre cela. — Eh ! emportez le poêlon : n'avez-vous pas peur de ruiner Gamache ? Sancho ne se le fit pas redire : il salua le cuisinier tendrement, et courut se mettre dans un petit coin.

Pendant ce temps, don Quichotte considérait douze villageois parés de leurs habits de fêtes ; montés sur de belles jumens richement enharnachées, et portant des sonnettes au poitrail. Ces cavaliers, en arrivant, commencèrent aussitôt les courses, tantôt en troupes, tantôt dispersés, se mêlant, se séparant, et criant à haute voix : Vivent Quitterie et Gamache ! Il est le plus riche de nous; elle est la plus belle du monde : vivent à jamais ces époux heureux ! Notre héros se disait tout bas : Ils n'oseraient s'exprimer ainsi s'ils avaient vu Dulcinée. Au même instant, par les divers côtés de la feuillée, parurent différens groupes de danseurs : parmi eux se distinguaient vingt-quatre jeunes garçons, vêtus de blanc, portant sur leur tête des mouchoirs de soie de couleur, et tenant l'épée à la main. Arrivés

au milieu du cercle, chacun choisit son adversaire, se place, se prépare au combat; et tous s'attaquent à la fois. Leur adresse, leur agilité, leurs coups redoublés et parés, leurs épées voltigeant dans l'air, leurs victoires toujours disputées et jamais sanglantes, les sauts, les ris, les cris de joie des vaincus comme des vainqueurs, donnèrent un long plaisir à tous ceux qui les regardaient, et charmèrent surtout don Quichotte.

Ces combattans firent place à une troupe de jeunes filles, dont la plus âgée avait dix-huit ans, et que l'on avait choisies parmi les plus belles du pays : elles étaient vêtues de vert, les cheveux épars, couronnées de roses; et se tenaient entre elles par des guirlandes d'amaranthe et de jasmin. Un vénérable vieillard et une ancienne matrone étaient à leur tête : elles s'avançaient en dansant au son d'une cornemuse maure; et le plaisir qui brillait dans leurs yeux s'accordait avec la pudeur qui ne quittait pas leurs visages.

Après elles, une pantomime attira tous les regards. On vit s'élever un château superbe, inaccessible des quatre côtés. A ses créneaux l'on distinguait une jeune et timide fille dont les attraits éblouissaient les yeux. L'Amour,

environné de son aimable cortège, vint tirer contre les murailles toutes les flèches de son carquois, et fit de vains efforts pour s'emparer de la charmante captive. La Fortune, qu'on reconnaissait à ses habits éclatans d'or, à la richesse de ses courtisans, osait tenter la même entreprise. Après plusieurs attaques et plusieurs ruses, long-temps déjouées par les deux émules, le château s'écroulait devant la Fortune, et lui livrait la jeune beauté. L'Amour, oubliant son dépit, venait bientôt se mêler aux vainqueurs, les couronnait de ses mains, et les deux troupes réconciliées célébraient dans une danse vive le triomphe de la Fortune.

Notre héros, attentif à ce que signifiait la pantomime, demanda quel en était l'auteur; on lui répondit que c'était un bénéficier du village, homme de beaucoup d'esprit. Je suis sûr, reprit don Quichotte, que cet honnête ecclésiastique dîne plus souvent chez Gamache que chez le malheureux Basile. Ecoutez donc, lui dit Sancho, qui déjeûnait non loin de là, je vous avoue que le roi est mon coq, et que plus je vais, plus je me sens d'amitié pour monsieur Gamache. Je le crois, reprit don

Quichotte, tu es du naturel de ceux qui sont toujours pour le plus fort. — Il ne s'agit point du plus fort, il s'agit seulement de savoir si en écumant la marmite de Basile j'en aurais retiré ceci. Considérez, s'il vous plaît, la mine de cette poularde, et convenez que dans ce monde, comme disait ma grand'mère, il n'y a jamais que deux familles, ceux qui ont, ceux qui n'ont pas ; et ma grand'mère aimait beaucoup la famille de ceux qui ont. Je suis de son avis, monsieur ; l'avoir est au-dessus du savoir ; et je préfère l'âne couvert d'or au cheval le mieux harnaché. — Crois-moi, mon pauvre Sancho, mange au lieu de commencer tes sentences. — Oh ! soyez tranquille, monsieur, je n'en perds pas un coup de dent. Dans la cuisine de Basile, j'aurais plus de temps pour parler. — Tu en trouves toujours de reste. — Point du tout ; je ne me permets une petite conversation par-ci par-là que lorsque je n'ai rien à faire. Je sais trop que dans l'autre monde on doit nous faire rendre compte des paroles inutiles ; ainsi je vous demande la permission de ne plus m'occuper que de ce poêlon.

Cela dit, le bon écuyer se remit à manger

avec tant d'appétit qu'il en aurait donné l'envie à son maître, sans les grands événemens que nous allons rapporter.

CHAPITRE XIX.

Suite des noces de Gamache.

On entendit tout-à-coup vers le haut de la feuillée un grand bruit mêlé de cris de joie. C'étaient les villageois à cheval qui se rassemblaient en cérémonie pour aller au-devant des époux. Ceux-ci ne tardèrent pas à paraître, précédés d'une foule d'instrumens divers, accompagnés du curé, entourés des deux familles et des principaux habitans de tous les villages voisins. Sancho n'eut pas plutôt aperçu Quitterie, qu'il s'écria : Ma foi, l'on peut dire que celle-là n'est pas mal mise. Je ne pense pas qu'à la cour il y ait de plus beaux affiquets. Regardez, regardez, monsieur, le drap vert dont elle est vêtue est du velours le plus cher, la toile blanche qui le borde n'est rien moins que du satin ; et son collier de corail, savez-vous qu'il est garni d'or ? Voyez ses mains, je vous prie ; elles sont

pleines de bagues, de perles, dont chacune vaut un œil de la tête. Sainte Marie! les beaux cheveux! ils sont de couleur de châtaigne, et traînent jusqu'à la terre. La jolie taille! comme elle est fine et droite! Avec tous les bijoux qui lui pendent aux oreilles, on croirait voir un palmier chargé de dattes. Don Quichotte rit des éloges de son écuyer, et convint qu'après Dulcinée, Quitterie était la plus belle femme qu'il eût encore vue.

Quitterie, le visage pâle, l'air sérieux, les yeux baissés, s'avançait, à côté de Gamache, vers une espèce d'amphithéâtre de feuillage, où le curé devait les unir. Ils étaient près d'y arriver lorsqu'au milieu de la foule et du tumulte une voix se fait entendre derrière eux : Arrêtez, disait cette voix, craignez-vous que le temps ne vous manque? Quitterie, Gamache, ceux qui les environnaient, retournèrent aussitôt la tête. On aperçoit un jeune homme vêtu d'une robe noire bordée de rouge, les cheveux épars, couronné de cyprès, et portant un bâton à la main. Tout le monde reconnut Basile; et tout le monde, qui l'aimait, trembla que son désespoir ne vînt ensanglanter la fête. La foule s'ouvre devant lui : Basile s'avance d'un pas rapide, approche,

arrive palpitant, s'arrête non loin des époux, enfonce son bâton dans la terre, et fixant sur Quitterie des yeux égarés et farouches, il reprend haleine quelques instans.

Écoutez-moi, dit-il enfin d'une voix rauque et tremblante, écoutez-moi, parjure Quitterie; vous n'aurez pas long-temps à m'entendre. Je peux, sans vous faire rougir, révéler tout haut nos secrets; je peux vous rappeler ici que, depuis que je vous aime, c'est-à-dire depuis que j'existe, jamais je ne demandai, je ne désirai rien de vous qui pût causer un moment d'alarme à votre sévère pudeur. Heureux, content de vous aimer, satisfait de la promesse que vous ne seriez qu'à Basile, je travaillais avec ardeur, avec patience, avec courage, à mériter que la fortune daignât enfin me sourire. Vous m'abandonnez, Quitterie, et vous savez cependant que tant que Basile voit le jour vous ne pouvez avoir un autre époux. Je vous connais trop pour n'être pas sûr que cette seule idée doit empoisonner toute votre félicité. Rassurez-vous, Quitterie; je viens dégager vos sermens, vous affranchir de tout remords, vous rendre libre, indépendante, et digne de l'heureux époux que vous m'avez préféré; je viens crier comme vous tous : Vive, vive le riche Gamache

avec la belle Quitterie! et j'ajouterai seulement: Meure, meure le pauvre Basile!

En disant ces mots il saisit son bâton, retire un long glaive qu'il renfermait, en place la poignée à terre, s'élance sur la pointe, et tombe dans des flots de sang. On crie, on accourt: le fer acéré sortait de deux pieds par le dos. Basile était sans mouvement; don Quichotte le tenait dans ses bras; ses nombreux amis en versant des larmes essayaient de retirer le fer: mais le curé les retint, et voulut d'abord confesser le mourant, dans la crainte qu'il n'expirât. Ce dernier avis prévalut. Basile, d'une voix éteinte, s'écria: Je me meurs, mes amis; ah! du moins si Quitterie daignait à mon dernier moment me donner la foi d'épouse, je sens qu'alors mon âme plus calme pourrait s'ouvrir au repentir, et s'occuper de mériter le pardon de mon désespoir. Le curé lui représenta qu'il ne devait plus songer à Quitterie, mais se rappeler ses fautes passées, et les avouer avec piété. Non, non, répondit Basile; je suis incapable de rien si Quitterie ne me donne sa main, si Quitterie ne m'appelle son époux. Avec ce titre, dont je dois jouir si peu, vous me verrez obéissant à tout ce que vous me prescrirez,

Don Quichotte alors éleva la voix, publia ce

que demandait Basile, ajoutant, avec une éloquence vive et forte, que le généreux Gamache devait lui-même se prêter au désir du moribond; que Quitterie, veuve de Basile, et couverte d'un crêpe funèbre, serait aussi pure, aussi chaste que Quitterie sortant de la maison paternelle, couronnée de roses blanches; que son hymen avec Gamache ne serait retardé que d'un instant, puisque l'autel où elle allait prononcer le serment qu'on lui demandait n'était autre chose que le tombeau de l'infortuné Basile.

Gamache, surpris, incertain, regardait cette étrange scène, et ne savait que répondre. Il cherchait ce qu'il devait faire dans les yeux de ceux qui l'environnaient; et tous étaient pour Basile, tous lui demandaient d'avoir compassion d'un malheureux qui, n'ayant plus rien à espérer de cette vie, allait encore perdre son âme. Gamache, pressé, tourmenté, dit enfin que si Quitterie consentait à ce mariage d'un moment, il ne s'y opposerait point. Aussitôt les amis de Basile volent tous vers Quitterie, tombent à ses pieds, embrassent ses genoux, la supplient, la conjurent de donner sa main à celui qui ne meurt que pour l'avoir aimée. Quitterie presque sans connaissance, appuyée sur

ses compagnes, pouvait à peine répondre, cherchait à cacher ses pleurs, et regardait sans cesse son père, qui ne se pressait pas de s'expliquer; mais le curé l'y força. Le curé, d'une voix sévère, déclara que le triste Basile touchait à son dernier instant, et qu'il fallait se décider, ou répondre de tout à Dieu. Alors le père de Quitterie fit un signe de consentement; celle-ci l'eut à peine aperçu qu'elle vole, se précipite vers Basile, tombe à genoux, saisit sa main, la presse, la couvre de larmes, et d'un accent entrecoupé, les yeux fixés sur les yeux du mourant : Basile, dit-elle, Basile, recevez ma main et ma foi; je suis à vous, je vous appartiens, je jure que je suis votre épouse. Ah ! Quitterie, répond-il, puis-je compter, puis-je être sûr que ce que vous faites pour moi n'est pas l'effet de la compassion ? Ne me trompez-vous pas, Quitterie ? Répétez, répétez encore que vous m'appartenez, que je suis votre époux, que vous me donnez votre main de votre plein gré, sans violence, sans restriction, sans aucune feinte, sans avoir égard à l'état où je suis. Oui, oui, s'écria Quitterie, je me donne à vous, je suis votre épouse, quelque événement qui puisse arriver, soit que j'aie l'affreuse douleur de vous voir

mourir dans mes bras, soit que nous passions ensemble de longues et heureuses années. Il suffit, reprit Basile, recevez donc de nouveau ce que je vous ai donné depuis si long-temps, mon cœur, mon âme, ma foi, ma vie, et tout ce qui est en moi. Monsieur le curé, hâtez-vous de bénir notre mariage.

Sancho, témoin de ce qui se passait, disait en essuyant ses pleurs : Ce pauvre jeune homme, malgré le sang qu'il a perdu, parle encore avec bien de la force. Le bon curé tout attendri donna la bénédiction aux époux, en y joignant une prière à Dieu de recevoir dans sa miséricorde l'âme du malheureux Basile. Celui-ci n'eut pas plutôt entendu que la cérémonie était achevée, qu'il se relève légèrement, tire le fer de sa blessure, et retombant aux pieds de Quitterie, lui demande de lui pardonner ce qu'il osa tenter pour l'obtenir. Tout le monde resta muet de surprise; quelques uns, plus simples que les autres, crièrent miracle ! miracle ! Non, répondit Basile à haute voix, point de miracle, mais adresse, mais industrie, mais ruse permise à l'amour.

Alors il découvre à tous les yeux un flexible tuyau de fer-blanc qu'il avait placé de manière que le glaive dont il s'était frappé, con-

tenu par ce tuyau, semblait lui traverser le corps. Des vessies pleines de sang avaient été crevées du même coup. L'esprit inventif de Basile, sa dextérité, son adresse extrême, avaient mis tant d'art et tant de justesse dans l'apprêt, dans l'exécution, qu'il était impossible aux plus soupçonneux de ne pas le croire percé de part en part, et mourant de sa blessure.

L'aveu public qu'il en fit, sa franchise, son air, sa grâce, l'intérêt qu'inspire un amant aimé, donnèrent à Basile presque tous ses juges. On applaudit à son succès. Quitterie, à peine revenue de son trouble, de sa surprise, ne pouvait, malgré ses efforts, dissimuler sa vive joie. Quelques-uns, plus scrupuleux, ou peut-être humiliés de s'être laissé tromper, ayant osé dire que le mariage était nul, comme contracté par une fraude, Quitterie ne put se contenir plus long-temps, et s'écria d'une voix émue qu'elle le confirmait de nouveau.

A ce mot, Gamache furieux, ses parens, ses amis, ses valets mettent l'épée à la main, et veulent fondre sur Basile. Mille autres épées le défendent, et don Quichotte, la lance en arrêt, vole à la tête de ses défenseurs. Sancho, qui toute sa vie avait abhorré cette manière de se disputer, se réfugia bien vite au milieu

des grandes marmites, espérant que ce sanctuaire serait respecté par tous les partis. Les deux troupes allaient se charger, lorsque don Quichotte, d'une voix terrible, se mit à crier: Que prétendez-vous, soldats du riche Gamache? Quoi! dans les champs de l'honneur, les généraux les plus fameux, les plus braves, les plus habiles, se permettent les stratagèmes; et vous voudriez les interdire aux amans! Ah! que l'amour ait au moins les privilèges de la guerre. Quitterie était à Basile, il eut son cœur, il a sa foi; c'est le seul bien qu'il possède au monde; et Gamache en possède tant d'autres! Gamache, si riche en troupeaux, oserait-il vouloir ravir l'unique brebis du pauvre? Non, Dieu réprouve ces ravisseurs, et cette lance les punit.

Ce discours, l'air, le ton, la mine guerrière de notre héros, intimidèrent tous ceux qui ne le connaissaient pas. Le curé profita de ce moment pour venir prêcher la paix; bientôt Gamache lui-même, réfléchissant que Quitterie s'était déclarée pour son rival, voulut lui rendre mépris pour mépris, et crut la punir en la laissant heureuse. Il remit son épée dans le fourreau, affecta de dire froidement qu'il était déjà consolé, qu'il n'en voulait plus à Basile, et lui

abandonnait sans peine un trésor trop facile à perdre. Il fit plus; il demanda, pour ne point paraître piqué, que les fêtes continuassent, que les apprêts qu'il avait faits, servissent aux nouveaux époux. Mais Quitterie et Basile n'acceptèrent point cette invitation : ils se retirèrent ensemble à la chaumière de Basile, et furent suivis de beaucoup de monde; car si les riches ont des flatteurs, les pauvres ont des amis. Les époux amans, avant de partir, placèrent don Quichotte entre eux deux, lui donnèrent chacun le bras, lui prodiguèrent les respects et les plus tendres caresses. Sancho, chagrin d'être obligé d'abandonner la fête avant de dîner, suivit son maître avec Rossinante et l'âne, retournant souvent la tête du côté des grandes marmites, et poussant de profonds soupirs.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

DES

CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE I. COMMENT *se conduisent avec don Quichotte le curé et le barbier.* Page 9

CHAP. II. *Visite de Sancho Pança.* 17

CHAP. III. *Entretien de don Quichotte, de Sancho et du bachelier.* 21

CHAP. IV. *Suite de la conversation.* 26

CHAP. V. *Dispute de Sancho avec sa femme.* 32

CHAP. VI. *Entretien particulier de don Quichotte et de son écuyer.* 37

CHAP. VII. *Don Quichotte va voir Dulcinée.* 45

CHAP. VIII. *Comment Sancho vint à bout d'enchanter la princesse Dulcinée.* 53

CHAP. IX. *Aventure du char de la mort.* 63

CHAP. X. *Etrange rencontre du vaillant don*

Quichotte et du brave chevalier des Miroirs. Page 71

CHAP. XI. *Entretien des deux écuyers.* 79

CHAP. XII. *Grande querelle et terrible combat entre les héros errans.* 86

CHAP. XIII. *De ce qu'étaient véritablement le chevalier des Miroirs et son écuyer.* 99

CHAP. XIV. *Rencontre de notre héros et d'un gentilhomme de la Manche.* 103

CHAP. XV. *Où l'on verra la plus grande preuve de courage que don Quichotte ait jamais donnée.* 118

CHAP. XVI. *Séjour de notre héros chez don Diègue, avec d'autres extravagances.* 133

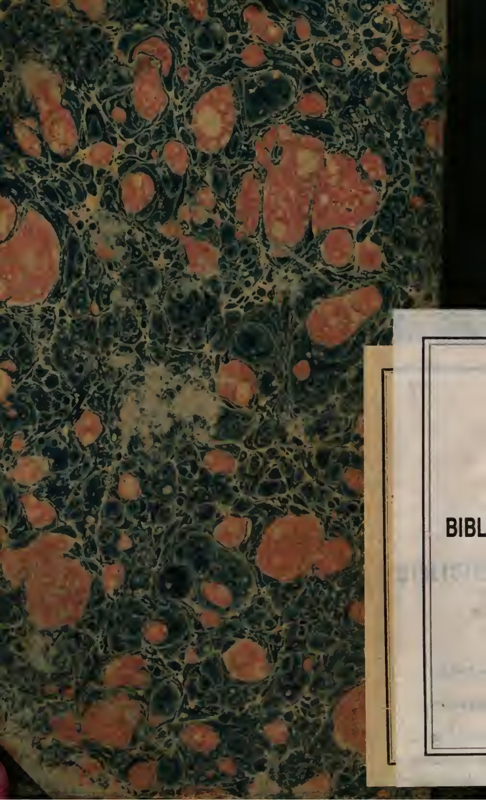
CHAP. XVII. *Histoire du berger amoureux.* 142

CHAP. XVIII *Noces de Gamache.* 150

CHAP. XIX *Suite des noces de Gamache.* 160

FIN DE LA TABLE.




BIBL